



Brabant

MARS 1960 • N° 3 • MENSUEL



LE SOIR

Le groupe folklorique de Rhode-Saint-Genèse « Tist en Triene » a obtenu un beau succès à la soirée organisée au Centre Culturel d'Uccelle, le 16 février 1960.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Les Riches-Clares à Bruxelles, par R. POREYE
- Il y a trois siècles, le 1^{er} avril 1660, Grimbergen posait la première pierre de son église, par J. DELMELLE
- Par la 430, en ce début de saison, rendez-vous à l'abbaye de Villers-la-Ville, par M. DESSART
- Hoegaarden, par E. POUMON
- Du folklore au Centre Culturel d'Uccelle, par Y. BOYEN
- Retour de mars, par J. DELMELLE
- Midis du Tourisme, par Y. B.
- Nos mots croisés, par P. LAURENT

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre cliché couverture :
L'insigne du Jumelage Seine-Brabant représentant les armes du Département et de la Province, dessiné par l'artiste parisien Baron.

ASBL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU DEPARTEMENT
EDITORIAL

Ainsi qu'ils mêlent leurs ramures...

AU moment où ces lignes paraîtront, tout sera consommé. La Province de Brabant et le Département de la Seine auront mêlé leurs ramures. En effet les 2, 3 et 4 mars ont eu lieu à Bruxelles, à Louvain et à Nivelles d'importantes cérémonies au cours desquelles les représentants du Département et de la Province, librement désignés par le suffrage de leurs concitoyens, ont prêté le serment de maintenir des liens permanents entre la Seine et le Brabant, de favoriser en tous domaines les échanges entre leurs habitants pour développer par une meilleure compréhension mutuelle le sentiment vivant de la fraternité européenne.

Ces mêmes hommes de bonne volonté vont également, dans l'avenir, conjuguer leurs efforts afin d'aider, dans la pleine mesure de leurs moyens, au succès de cette nécessaire entreprise de paix et de prospérité : l'unité européenne.

Le moment paraît bien choisi, nous semble-t-il, pour relancer tant en Seine qu'en Brabant l'idée de l'unité européenne. Notre vieille Europe n'aspire-t-elle pas depuis trop longtemps à la paix ? Mais à une véritable paix, pas à cette guerre des nerfs qui n'a que trop duré.

Que le Brabant et la Seine participent demain avec décision et énergie à une meilleure éducation de la jeunesse, notamment par des échanges culturels, artistiques, sportifs, et un résultat certain sera déjà obtenu.

Apprendre à mieux se connaître, pour s'estimer et s'apprécier ensuite et s'aider enfin, tels devraient être les sentiments de nos populations.

La devise choisie par les autorités du Département et de la Province, à l'occasion de leur Jumelage, est : « AINSI QU'ILS MELENT LEURS RAMURES, NOUS UNIRONS NOS CŒURS ». N'est-ce pas, là, tout un programme auquel chacun devrait souscrire ? Le hêtre pourpre de notre forêt de Soignes et le chêne des beaux bois de la Seine ne sont-ils pas des symboles encourageants !

Déjà un certain nombre de communes de la Seine et du Brabant sont unies par le même serment sous l'égide du Conseil des communes d'Europe : Boulogne-Billancourt avec Anderlecht en 1955 ; Levallois-Perret avec Molenbeek et Puteaux avec Saint-Gilles en 1956 ; Courbevoie avec Forest en 1957 ; bientôt Fontenay-sous-Bois avec Etterbeek.

Qu'attendent les autres communes pour participer à cet élan de fraternité humaine ?

Maurice-Alfred DUWAERTS.



BRUXELLES — L'église actuelle, ancienne chapelle du couvent des Clarisses-Urbanistes, dites « Riches-Claires », fut construite d'après les plans du maître malinois Luc Fayd'herbe, élève de P.P. Rubens.

(Photos de Sutter)

Derrière le chœur, rue de la Grande-Ile, se trouve un bas-relief de Luc Fayd'herbe, représentant deux anges en adoration devant le Saint-Sacrement.



Les Riches-Claires à Bruxelles

SAIT-ON qu'un des plus beaux sanctuaires de Bruxelles est cette église des Riches-Claires qui, à un pas des boulevards du Centre, dresse son élégant clocher bulbeux? Objet de restaurations intelligentes exécutées à sa façade, cette construction est aujourd'hui amputée de son couvent. Car elle eut jadis un couvent. C'est là ce que racontent les vieux livres, consacrés à notre histoire régionale. Ouvrons-les, donc, page après page, en remontant bien loin.

Sainte Claire, au XI^e siècle, avait fondé l'Ordre des Clarisses, qui est la branche féminine des disciples de saint François. La règle était dure. Aussi, en 1268, le pape Urbain IV permit-il à un certain nombre de religieuses d'apporter quelques adoucissements aux normes de la Fondatrice. Pour les distinguer des moniales fidèles à la règle primitive — les Pauvres Claires — on appellera celles qui se sont quelque peu affranchies de la première observance: les Riches-Claires, qui pourront posséder des biens en commun.

Quand, à Bruxelles, Guillaume, seigneur d'Oosterhout, fonde, au XIV^e siècle, le premier couvent des Riches-Claires, il installe celui-ci tout près de l'actuelle Porte de Hal et de l'hôpital Saint-Pierre aux lépreux. Situé sur la hauteur, le cloître n'est pas à l'abri du vent. Aussi l'appelle-t-on: Coudenclooster ou Couvent froid. Cette fondation bruxelloise est confirmée, en 1343, par le pape Clément IV et, deux ans plus tard — le 5 mai 1345 — par le Magistrat de Bruxelles. En 1357, comme on édifie la seconde enceinte de la ville, le monastère y est enclavé. Pendant deux cents ans, aucun fait saillant: la vie des religieuses s'écoule calme, retirée, uniforme...

Mais voici que s'éveille, dans nos Provinces, ce XVI^e siècle, si fécond, hélas!, en querelles religieuses. Le feu se répand, avec les cris de mort, les vols, la fuite. Le couvent des Riches-Claires est, lui aussi, atteint par les torches: un jour de 1588, l'incendie le ravage de fond en comble.

Il s'agit maintenant de chercher un gîte. Les nonnes finissent par trouver, près de l'église Saint-Géry, où est aujourd'hui la place du même nom, le couvent de Nazareth. Celui-ci avait été construit en 1460. Occupé jusque là par les Frères de la Vie commune, il n'était pas très étendu. Aussi, après quelque temps, les Riches-Claires sont obligées de l'agrandir. Et, à nouveau, elles vivent là d'une vie calme, retirée, uniforme...

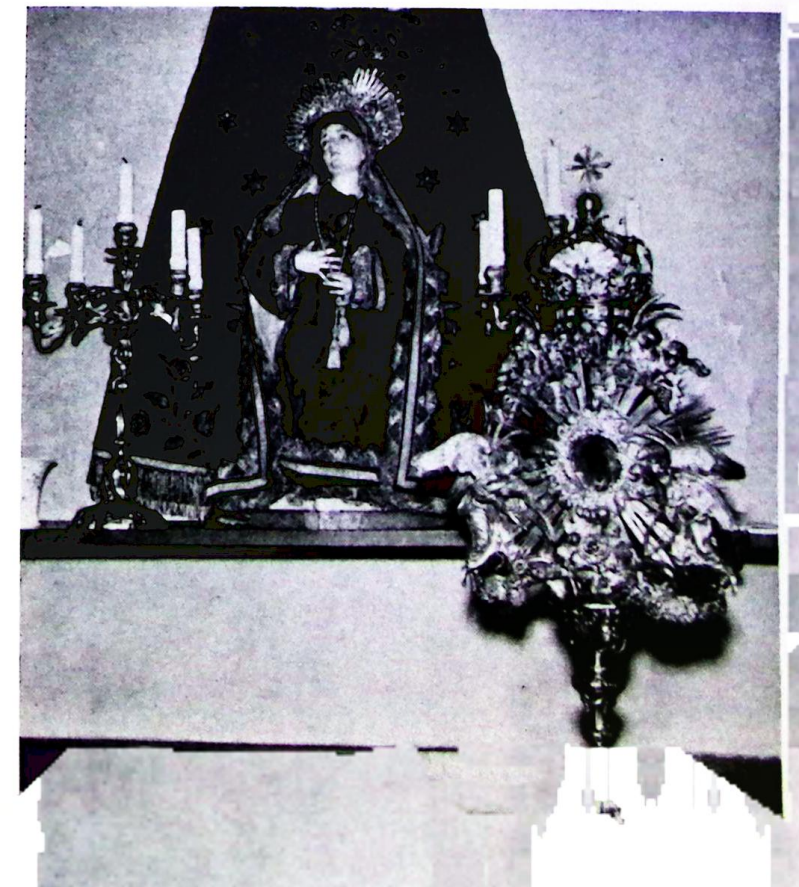
Trente ans passent. Tout à coup, en 1619, l'incendie — encore une fois — les assaille. Le couvent est réduit à rien. Seule, la chapelle reste debout. Avec courage, les moniales reconstruisent leur demeure, lentement, pierre à pierre, dans l'espoir que la paix reviendra baigner leur existence. Illusion! Un nouveau malheur surgit en 1695, quand le maréchal de Villeroi, des hauteurs d'Anderslecht, bombarde Bruxelles. Dès les premiers boulets, nos Riches-Claires se sont en toute hâte réfugiées chez les Annonciades. Quand l'assaut a pris fin, elles reprennent le chemin de leur cloître. Mais leurs yeux frémissent de douleur: une fois encore, tout est détruit. D'autres se seraient découragées. Elles, que n'a pu vaincre le malheur, rebâtissent la maison, comme si de rien n'était, avec la même force d'âme qu'hier et qu'avant-hier.

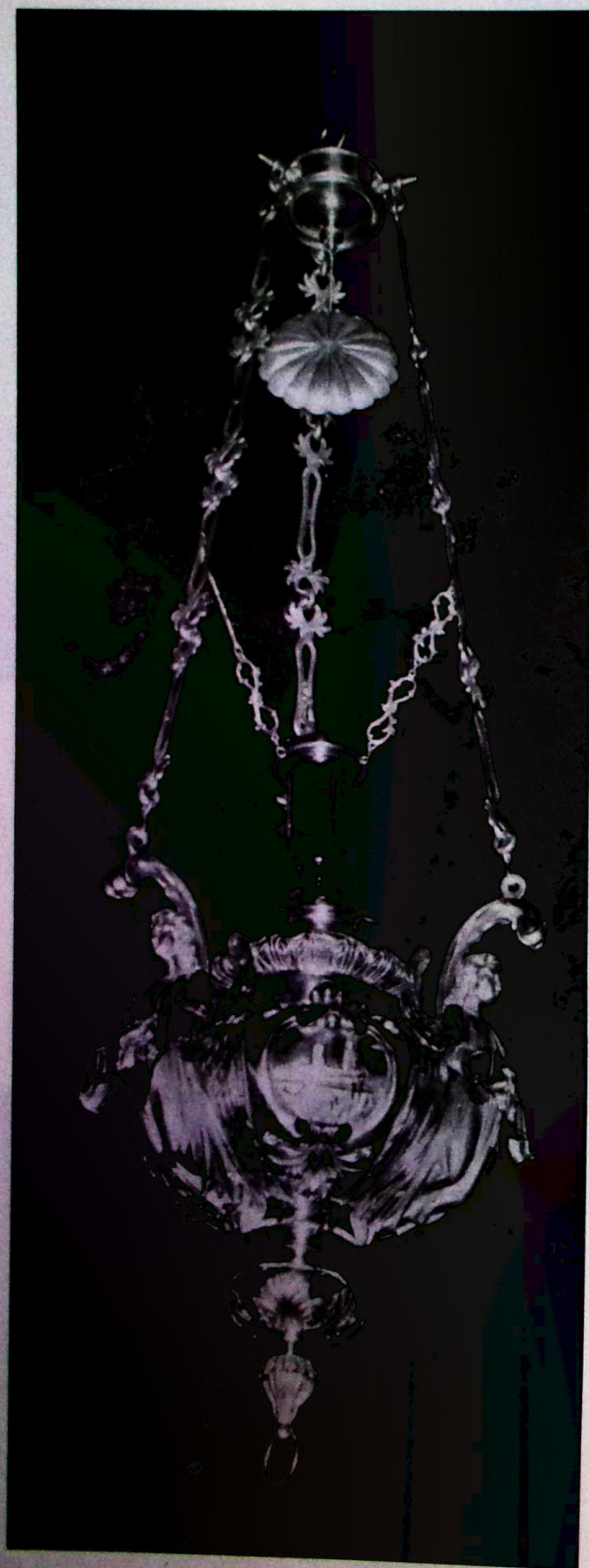


BRUXELLES — Eglise des Riches-Claires: parmi les trésors, un calice en or de Saint-Géry datant de 1711 :...

(Photos de Sutter)

un magnifique ostensor-soleil de même époque et une madone espagnole.





BRUXELLES — Eglise des Riches-Clares : Lampe du Sanctuaire en argent (pèse 63 kg.).

(Photo de Sutter)

Cette fois, la période de paix — calme, retirée, uniforme — sera un peu plus longue : un siècle. Le 17 mars 1783, en effet, l'empereur Joseph II fait paraître un édit supprimant tous les couvents qui lui semblent inutiles. Celui des Riches-Clares est du nombre. Protester est vain. Il faut s'exécuter, c'est-à-dire s'en aller vers l'inconnu. A la vérité, nous ignorons où les religieuses trouvèrent refuge. Toujours est-il que, dans la retraite, elles attendent que les événements jouent en leur faveur. Sept longues années se passent ainsi, en une sorte de maquis, où elles vivent dans la crainte constante d'être découvertes. Mais tout se passe bien. Quand Joseph II et ses édits ont disparu de la scène, les religieuses sortent de leur gîte clandestin et reviennent au nid. Les cellules, le réfectoire, la salle commune, la chapelle, le jardin, présentent un tel état de délabrement qu'il faut plusieurs mois pour y mettre de l'ordre et les rendre à leur destination normale.

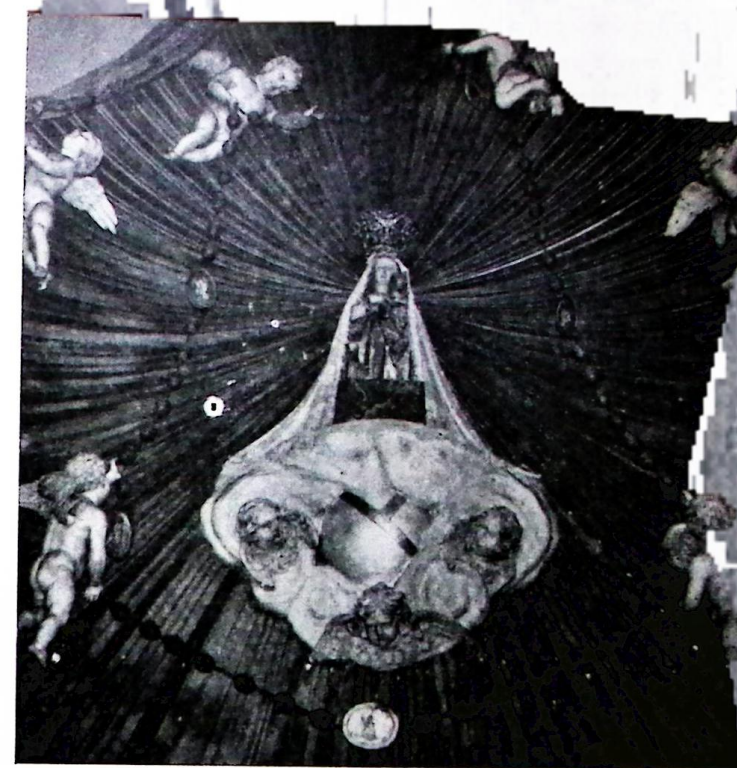
Cette fois, les pieuses filles ont-elles retrouvé cette paix qu'au cours de leur histoire bruxelloise elles ont tant cherchée sans jamais la conquérir ? Elles l'espèrent. Et ce sera une nouvelle illusion. En effet, deux ans à peine après leur retour, la Révolution française est à nos portes. Le 6 février 1792, un officier des armées de la République, accompagné d'un échevin de la Ville, frappe chez elles, demande à voir la Prieure et l'informe que le couvent se trouve sur la liste des maisons religieuses supprimées. On proteste, on invoque toutes les bonnes raisons, on supplie : la loi est inflexible. Une fois encore, la communauté doit abandonner ses murs. Là où elle a vécu, s'installe un magasin pour les avoines de l'armée. Pareille affectation ne dure pas. Et, dès le 25 mars suivant, au nombre de quinze, les religieuses, sans trop croire à leur bonheur, reviennent. Mais le 6 novembre déjà, au sud du Pays, se déroule la bataille de Jemappes qui consacre la victoire des Français sur les Autrichiens. Alors, sur le couvent bruxellois, pleuvent les réquisitions de guerre. Ce n'est pas tout. Il faut aussi héberger des troupes de passage, car l'envahisseur est exigeant. Qu'on proteste, c'est pure perte. L'année suivante, en 1793, le 17 mars, à toutes ces misères, s'ajoute un commencement d'incendie, vite

éteint d'ailleurs, grâce aux premiers secours apportés par les voisins empressés.

Le lendemain exactement, les Français, vainqueurs il y a quelques mois, sont, à leur tour, battus à Neerwinden par les Autrichiens. Le couvent sert de dépôt militaire. Or, le 26 juin 1794, pour la troisième fois, la fortune de la guerre tourne : à Fleurus, la France écrase l'Autriche. Le 9 juillet suivant, les vainqueurs font leur entrée triomphale dans Bruxelles. Les accents joyeux des musiques militaires sont à peine évanouis que des ordonnances exigent de la population de lourdes contributions de guerre. Evidemment, les couvents n'échappent pas à l'impôt forcé. Deux fois en l'espace de trois semaines, les Riches-Clares sont obligées de verser 65.000 livres. Encore si, en contre-partie, leur couvent était délivré de ses occupants. Mais non. Le 3 octobre, on informe la Prieure que ceux-ci vont évacuer le cloître. Un instant, la digne supérieure respire. On ajoute tout aussitôt que les Autorités ont décidé d'installer ici une boucherie militaire. Protester encore ? A quoi bon ? Il ne faut pas deux semaines pour qu'une cinquantaine de bêtes à cornes et près de trois cents moutons ne foulent — et ravagent ! — le jardin des religieuses.

La coupe va bientôt déborder. En janvier 1795, ordre est signifié à la communauté de quitter le couvent. L'intention de l'occupant de nos Provinces est, en effet, de le convertir en hôpital. Nouvelles recherches pour trouver, vaille que vaille, un refuge. Enfin, après avoir sonné à bien des portes, les Riches-Clares voient s'ouvrir celle de l'hôtel d'Ursel. Ce n'est qu'un dernier répit de vingt mois. Le 1^{er} septembre 1796, la loi supprime les Riches-Clares. Quatre semaines plus tard, les scellés seront apposés sur leur maigres biens. Le 2 décembre, je les vois abandonner tristement l'hôtel d'Ursel, refermant sur elles le lourd battant d'entrée et, dans la brume de ce jour d'hiver, glacial comme la mort, à jamais se disperser...

Neuf ans plus tard, le 19 octobre 1805, le couvent proche de l'église Saint-Géry est vendu comme bien national. Et détruit, du moins en sa majeure partie.

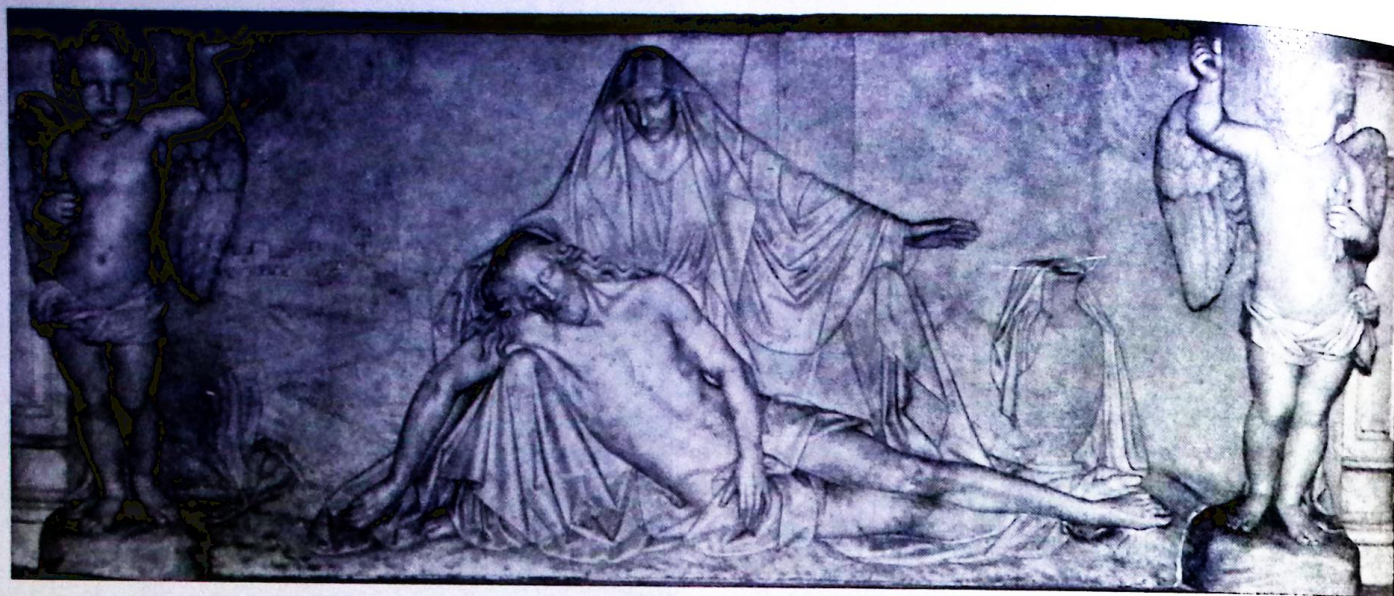


BRUXELLES — Eglise des Riches-Clares, Chapelle N.-D. des VII Douleurs : statue entourée d'angelots en bois qui portent le chapelet des VII Douleurs;...

(Photos de Sutter)

Chapelle de Saint-Géry : Très belle statue de Saint-Géry, unique à Bruxelles, chêne du XVII^e siècle.





BRUXELLES — Eglise des Riches-Clares : autel en marbre, provenant de l'église Saint-Géry.
(Photo de Sutter)

Me voici maintenant amené à parler de ce qui reste de ces bâtiments auxquels les épreuves ne furent pas épargnées : l'église qui subsiste aujourd'hui. Le couvent du XV^e siècle, habité par les Frères de la Vie commune, possédait une chapelle, bâtie par ces religieux. Elle échappa à l'incendie de 1619 qui ravagea le cloître des Riches-Clares. Vite, elle fut trop exiguë pour celles qui vivaient là. C'est pourquoi, en 1665, on l'agrandit. Elle empiéta alors sur une bande de terrain achetée à cet effet par la Prieure. Les plans avaient été dressés par un maître : le Malinois Luc Fayd'herbe. L'église était en forme de croix latine, avec une seule nef. Son histoire est moins mouvementée que celle du cloître. En 1804, elle fut déclarée « église succursale ». Au public, on l'ouvrit en 1906 et elle prit alors le nom — qu'elle a conservé depuis lors — de Notre-Dame aux Riches-Clares. Par suite de cette affectation, elle devint église paroissiale. Or, dans les environs, la population ne cessait de s'étendre. Avec son unique nef, elle était rapidement devenue trop petite. Après dix-sept ans — en 1823 — on la flanqua, sur le côté gauche, d'une nef. Mais ce n'était pas suffisant. C'est pourquoi il

fallut construire une nef à droite. Et, depuis lors, l'église est « équilibrée », si je puis dire.

L'autel de la nef gauche est orné d'une Vierge très ancienne. On ne sait au juste de quelle époque elle date. En 1585, par les soins de la famille Cutsem, elle fut restaurée. En souvenir de ce travail, sur le socle de la statue furent gravés le millésime de l'année et les armoiries des bien-faiteurs. Au bout de la nef latérale droite, se dresse l'autel de Saint-Géry, vestige de l'église qui, construite sur l'île qui fut le berceau de Bruxelles, portait jadis le nom de Saint-Géry et fut détruite au début du XIX^e siècle.

L'extérieur est en voie de restauration, exécutée avec compétence. Le plâtras, durant de longues années, a recouvert des briques espagnoles, bandées de pierres blanches. C'est dans cette robe-là que l'église offre aux yeux des passants sa plus belle parure. De gracieux pignons ornent le haut de chacune des saillies de l'église. Celles-ci sont assez capricieusement disposées. Pourtant elles ne choquent pas le regard. Un clocher domine la croisée du transept : on en trouvera peu qui aient à la fois tant de hardiesse et d'élégance.

RAYMOND POREYE.

Il y a trois siècles, le 1^{er} avril 1660 Grimbergen posait la première pierre de son église

ON voit s'ouvrir au nord de Bruxelles, se déployant largement en éventail depuis le canal de Willebroek jusqu'à l'auto-route d'Anvers, une région plantureuse veillée par maints gros villages ayant su préserver, jusqu'à naguère, leur caractère d'avenante rusticité. Par suite de l'incessante marée démographique, après avoir brisé — il y a longtemps déjà — le cercle dessiné autour d'elle par le moyen âge bâtisseur de remparts, la grande ville a envahi la campagne et formé une agglomération dont les limites reculent chaque année de plus en plus. Le Brabant wallon s'intitule déjà « banlieue verte de la capitale ». Nombre de citadins ont entrepris, dès l'entre-deux-guerres, la colonisation de quantité de villages situés au-delà de la périphérie : Rhode-Saint-Genèse, Ruisbroek, Leeuw-Saint-Pierre, Dilbeek, Wemmel, Strombeek-Bever... Des tentacules s'allongent dans toutes les directions et, notamment, vers le nord, vers Grimbergen, Beigem, Humbeek. Des villas modernes font contraste dans le paysage de cet opulent Brabant qui, jadis, au-delà de Grimbergen, formait une « terra incognita » où ne s'aventuraient que quelques rares touristes possédant une passion de la découverte vraiment exceptionnelle. Les Bruxellois s'embarquaient sur le « boerentram » et descendaient à Grimbergen. Ils ne poussaient pas plus loin. Beigem, c'était le bout du monde. Un chemin creux, mal pavé, partait à la recherche de ce village perdu. Un gamin, venant chaque jour de ce village, fréquentait ma classe. Il arrivait invariablement, aux concours, en dernière position... ce qui avait pour effet de nous convaincre davantage encore de l'absence d'intérêt du vieux village abandonné, là-bas, dans les champs lourds, dans les grasses campagnes noyées de brouillard.

Ce pays perdu est l'un des plus beaux du Brabant. Il est demeuré à peu près semblable à lui-même depuis d'innombrables années. Il agglomère une partie de ses maisons autour d'une

église dédiée à Notre-Dame dont l'un des curés titulaires fut, au XVII^e siècle, le célèbre écolâtre Jérôme Cools. Cette église, construite à la fin du XV^e siècle en style de transition romano-ogival, fut ravagée en 1914 par un incendie allumé par les troupes allemandes et a perdu, de ce fait, les éléments constitutifs les plus remarquables de son trésor. Simple, avenante, accueillante, elle peuple



Wolvertem et sa tour carrée.
(Photo de Sutter)



BEIGEM — Simple, avenante, accueillante, l'église peuple son silence de légers pépiements d'oiseaux.

(Photo de Sutter)

son silence de légers pépiements d'oiseaux. Le Christ ouvre les bras à la gent ailée. Autour de l'église, dans le vieux cimetière, des poules cherchent leur quotidienne provende. Un coq crie.

Dans le même secteur brabançon, il y a Rhode-Saint-Brice dont l'églisette a un profil

BEIGEM — Le charme reposant du château Lint.

(Photo de Sutter)



caractéristique, Wolvertem et sa tour carrée, Humbeek et ses châteaux, Nieuwenrode et sa cure Renaissance dont la porte est surmontée d'un fronton triangulaire orné du blason, coiffé de la mitre, du Prélat de l'abbaye de Grimbergen... Parcourant cette terre d'abondance, où de vraies campagnes séparent des hameaux et des villages participant toujours étroitement au rythme ordonné des germinations, comment ne pas penser à ceux qui, jadis, l'ont défrichée, c'est-à-dire aux Norbertins de Grimbergen. Ces laboureurs de Dieu ont présidé au riche épanouissement des sèves brabançonnaises. Nous pensons à la tâche qu'ils ont accomplie et, d'instinct, nous nous tournons vers la haute tour qui, pointant vers le ciel, signale au loin le lieu de leur multiséculaire présence !

Le moment de regarder cette tour et l'église dont elle est la vigie est particulièrement indiqué au seuil de ce printemps 1960. Pourquoi ? C'est que cette année 1960 marque un anniversaire que l'on ne peut pas oublier de rappeler. Le 1^{er} avril 1660 — voici donc trois siècles —, au cours d'une cérémonie dont il nous est loisible d'imaginer le déroulement, la première pierre de ce prestigieux édifice était posée et scellée. Le père-abbé, sans aucun doute, était là. A sa droite, il y avait le chanoine prémontré Gilbert Van Zinnicq, auteur des plans et maître-d'œuvre. Né à Bruxelles en 1627, entré dans les ordres en 1649 après avoir suivi les cours de l'université de Louvain, Van Zinnicq possédait une passion : l'architecture. L'abbé Charles Fernandez de Velasco ayant décidé de remplacer l'église primitive du XII^e siècle, fort délabrée, par un temple plus vaste et mieux adapté aux exigences abbatiales et paroissiales, Van Zinnicq se chargea de dresser les plans de la nouvelle maison de Dieu. Dans ce but, il visita plusieurs églises dont celle de l'abbaye norbertine de Ninove, construite une vingtaine d'années auparavant à l'initiative de l'abbé Jean David. C'est de ce sanctuaire qu'il devait s'inspirer pour établir les plans de Grimbergen.

Hélas, après avoir assisté à la pose de la première pierre de l'édifice, l'architecte prémontré devait être terrassé par une fièvre maligne et mourir, âgé seulement de 33 ans, le 13 août 1660 !

L'œuvre ébauchée par le malheureux chanoine connu, en cours de réalisation, bien des vicissitudes. En 1664, le chœur, les chapelles de

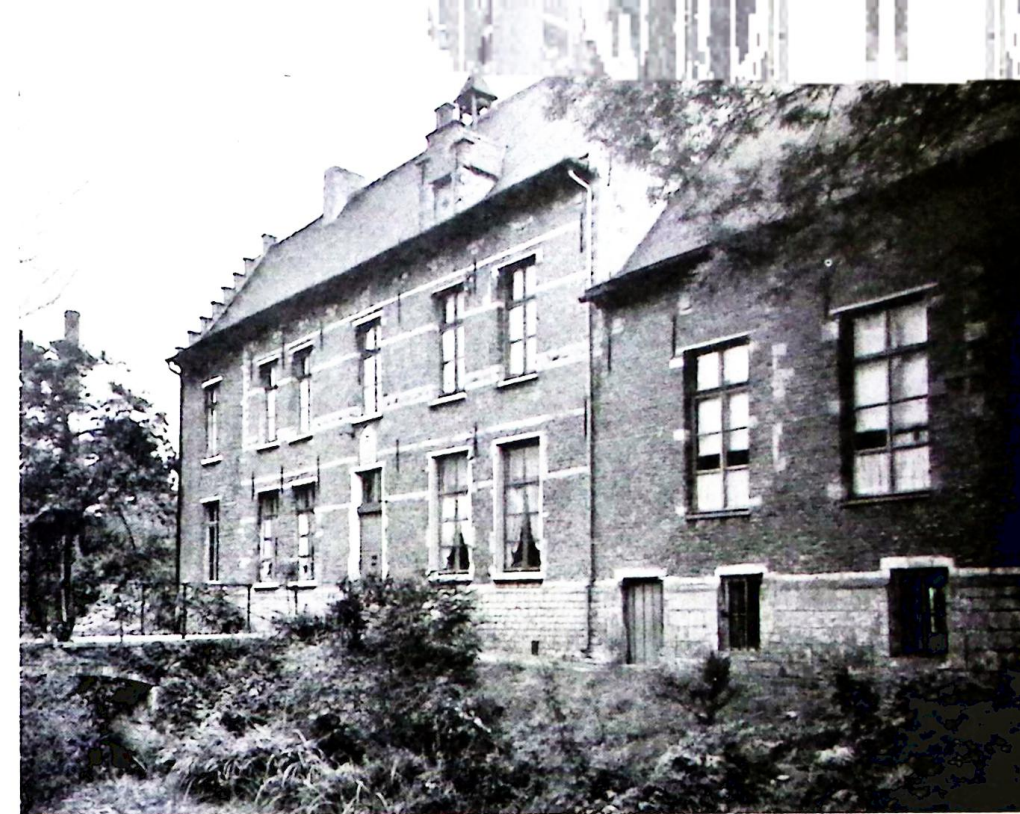
NIEUWENRODE — La cure de style Renaissance dont...

(Photo Acta)

Notre-Dame et de Saint-Norbert étaient terminées et la nef et la tour commencées. Les guerres de Louis XIV et le manque des crédits interrompent les travaux et, en 1667, catastrophe !, la tour, érigée à une soixantaine de mètres, sa hauteur actuelle, s'incline brusquement et cette inclinaison détermine, dans la partie déjà construite de l'édifice, de profondes déchirures. Que faire ? La démolition de la tour semble s'imposer. Avant de la livrer à la pioche, on tergiverse, on attend... et la providence délègue alors, à Grimbergen, un frère convers de l'ordre des Augustins, Henri Verwillighen, qui suggère de redresser la tour en creusant le sol sous sa base. Menée avec prudence, l'entreprise réussit. En 1692, la tour est redressée et, en 1698, les travaux sont repris. En 1700, la voûte est achevée. Le 25 décembre de la même année, la première messe est solennellement célébrée dans le nouveau sanctuaire. Celui-ci, cependant, est loin d'être complètement achevé. Les travaux, malheureusement, ne seront jamais repris. Le plan de Gilbert Van Zinnicq ne sera jamais entièrement réalisé et, c'est une façade inachevée que nous montre, aujourd'hui encore, l'église de Grimbergen. Les deux premières travées du vaisseau n'ont pas été construites

...la porte est surmontée d'un fronton triangulaire orné du blason, coiffé de la mitre, du Prélat de l'abbaye de Grimbergen.

(Photo Acta)



et le couronnement de la tour fait également défaut.

Consacré en 1725, ce temple baroque présente la forme d'une croix latine et domine, de sa masse, le chœur même de l'aimable village célébré sur les cordes de la lyre, avec tant de discrète ferveur, par le regretté Paul Fierens :

Pignons en escaliers, meneaux blancs, briques roses, portes et volets verts, vignes au bord des toits, cadres de buis taillés aux parterres de roses : l'accueil est désuet peut-être, mais courtois...



L'accueil est désuet... Malgré l'invasion citadine, le bétonnage de certains chemins, Grimbergen a gardé, dans l'ensemble, un visage d'autrefois. Les petits avions de tourisme, quittant la plaine d'aviation ou y revenant (et ces décollages et ces atterrissages sont une attraction qui attire invariablement, aux beaux jours, un nombre considérable de curieux), ne troublent guère la paix des lieux traversés par une grand'route dont le trafic s'écoule en marge du village qui semble n'y prêter que fort peu d'attention. Les saules se penchent toujours au bord des méandres chemins. De vieilles fermes, hautaines comme celle de Charle-Roy ou modestement assises en lisière des champs, continuent à parler du passé.

Les peintres, aujourd'hui comme hier, viennent planter leur chevalet sur les rives des ruisseaux. La nature a conservé la plupart de ses droits et l'arbre confère, au paysage, une fraîcheur toujours nouvelle et inconnue en maints autres endroits.

Mais revenons vers l'église abbatiale et paroissiale. Entrons-y. Le sentiment initial que l'on éprouve est celui du « grandiose ». Le vaisseau est très élevé et les voûtes, élancées, d'une imposante majesté. Au-dessus de la croisée s'arrondit une coupole posée sur pendentifs. Un constant souci de mesure et d'harmonie a présidé à la réalisation de ce magnifique sanctuaire que jouxte la maison du prélat et auxquels sont accolés les bâtiments monastiques. Ces derniers, nous les avons visités jadis. Nous nous sommes attardés dans le cloître ainsi que dans le vaste jardin floral et potager succédant aux habitations conventuelles.

On pourrait consacrer tout un livre à l'église de Grimbergen et maints auteurs, dont Louis Wilmet, ont inventorié tous ses trésors. Il n'entre pas dans nos intentions de remettre nos pas dans tous ceux de ces innombrables devanciers.

Qu'il nous soit cependant permis, en cette année du tri-centenaire du début de l'édification de ce remarquable sanctuaire, de rappeler brièvement l'intérêt qu'il présente.

Grimbergen doit une bonne part de son intérêt à la qualité de son mobilier et, notamment, de ses confessionnaux, de sa chaire de vérité, de ses stalles. Ornés de grandes figures allégori-

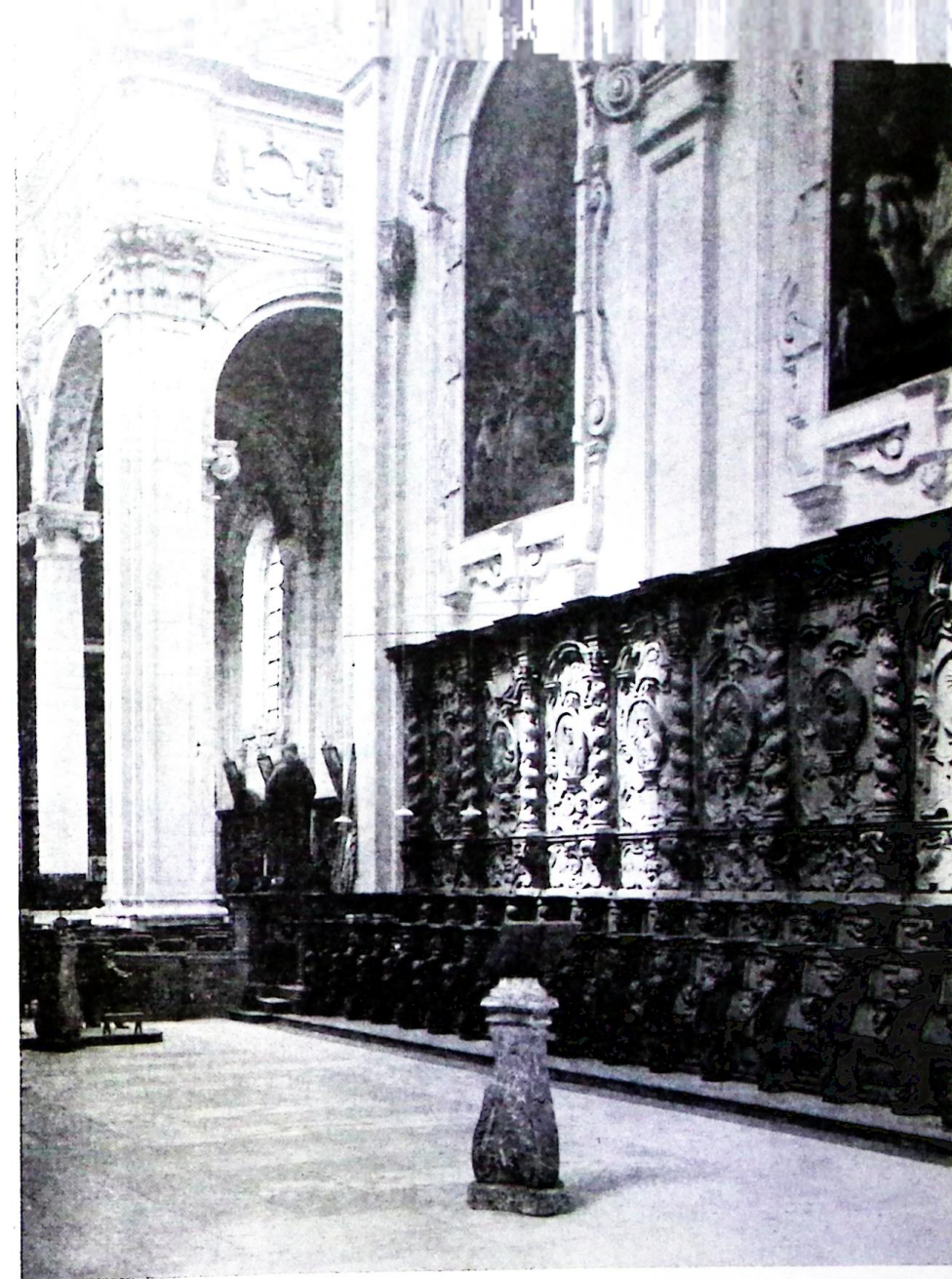
GRIMBERGEN — Le moment de regarder cette tour est tout à fait indiqué au seuil de ce printemps 1960.

(Photo de Sutter)

ques de superbe alliance sculptées en plein chêne, les quatre confessionnaux, qui constituent — dans le genre — le fin du fin de la splendeur, ont été réalisés par l'Anversois François-Henri Verbruggen (1667-1724) auquel on doit également l'admirable chaire de vérité de la collégiale bruxelloise des S.S. Michel et Gudule. Très habile dans le maniement de la gouge, artiste d'une sensibilité exceptionnelle sachant tirer du bois des effets aussi variés qu'éloquents, Verbruggen serait également l'auteur de la chaire de vérité de Grimbergen — soutenue par un Saint-Augustin levant les yeux au ciel et par un Saint-Norbert s'occupant à terrasser une créature démoniaque — et des stalles du grand chœur. Différents auteurs, dont Clément et Marchal, contestent avec force cette dernière attribution et, d'après eux, les stalles seraient l'œuvre d'un artiste anonyme, peut-être un prémontré habile à se servir du ciseau. Quoi qu'il en soit, conçues dans le style Louis XIII et bien que

fort belles, ces stalles sont assurément moins admirables que celles, détruites durant la dernière guerre mais patiemment restaurées par le sculpteur-ornemaniste Van Uytvanck, de l'église Sainte-Getrude de Louvain. Ces dernières sont incontestablement les plus dignes d'attention de la province et même du pays tout entier.

François-Henri Verbruggen, même s'il n'est pas l'auteur des stalles, a beaucoup travaillé pour l'église de Grimbergen. Outre les confessionnaux et la chaire, on lui doit encore la statue en marbre de Carrare, de lignes racées, de saint Servais,

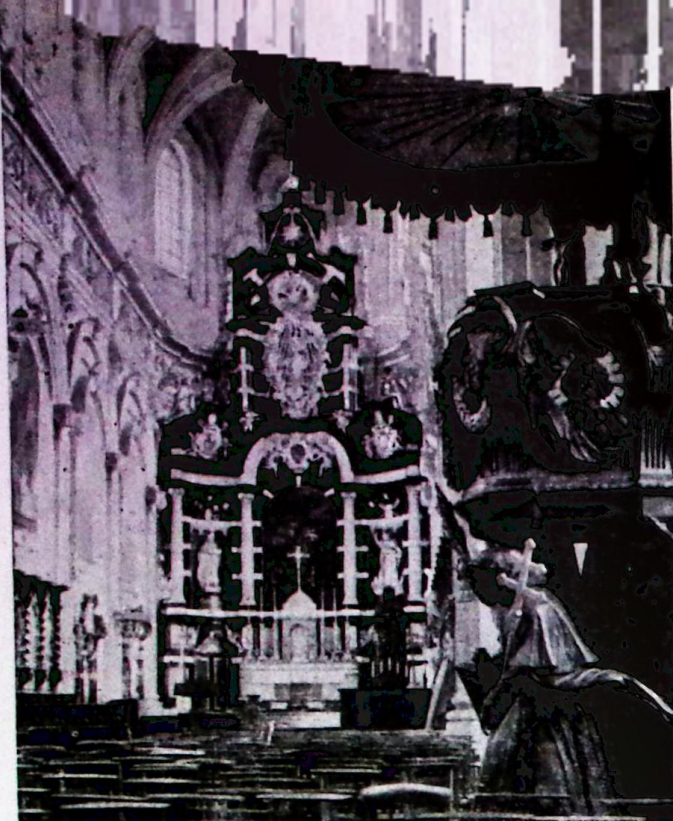


GRIMBERGEN doit une bonne part de son intérêt à la qualité de son mobilier et notamment de ses stalles.

(Photo de Sutter)

patron de l'église, ornant la chapelle qui lui est dédiée et dans laquelle sont conservés deux reliquaires dont celui de Saint-Guidon d'Anderlecht.

En plus de la chapelle de Saint-Servais, il en existe trois autres placées respectivement sous les vocables de Saint-Norbert, de Notre-Dame et, enfin, sous l'appellation de « chœur de l'Agonie ». La chapelle de Saint-Norbert contient quelques œuvres d'art particulièrement intéressantes dont des toiles attribuées à Jan Van Orley, à Gaspard de Crayer et à Jean-Erasme Quellin. La chapelle de Notre-Dame est ornée d'un autel surmonté



GRIMBERGEN — Le maître-autel est une audacieuse construction étagée, imaginée en 1701 par un élève de Luc Fayd'herbe, Frans Langhemans. (Photo de Sutter)

d'une statue de la Vierge provenant de l'église primitive. Il y a là une « Adoration des Bergers » dont l'auteur supposé est Jan Van Orley auquel on attribue également une « Adoration des Mages »

GRIMBERGEN — Le fastueux monument du prince Philippe-François de Berghes. (Photo de Sutter)



exposée dans la même chapelle. Le « chœur de l'Agonie » qui, comme la chapelle de Saint-Servais, aurait été édifié d'après les plans de François-Henri Verbruggen, qui cumulait les talents d'architecte et de sculpteur, est doté d'une ornementation dont chacun des éléments évoque la Passion du Christ. Quant au grand chœur ou chœur des chanoines, il mérite que l'on s'y attarde davantage, à cause des stalles et, aussi, à cause du maître-autel, audacieuse construction étagée imaginée en 1701 par un élève de Luc Fayd'herbe, Frans Langhemans. Cette fastueuse pièce montée est ornée, notamment, d'une « Assomption » de Jean Eyckens gardée par les statues du premier Pontife et de saint Paul. On verra également, adossé à la muraille du grand chœur, le fastueux monument funéraire des abbés de Grimbergen, celui — plus admirable encore — du prince Philippe-François de Berghes et, enfin, plusieurs plaques ou lames funéraires dignes d'attention. Plusieurs grandes toiles évoquant, comme il se doit, des épisodes de la vie de saint Norbert (toiles qu'il serait intéressant de confronter avec celles suspendues dans la salle capitulaire de l'Abbaye de Parc, à Heverlee, ornent aussi ce grand chœur d'heureuses proportions.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, il y aurait beaucoup à dire au sujet de l'ornementation de l'église de Grimbergen dont la visite doit comprendre également, pour bien faire, celle des deux sacristies entièrement lambrissées, décorées avec luxe. On admirera, en particulier, le plafond peint de la grande sacristie. L'artiste a représenté la « Glorification de Saint-Hubert » et ses coloris ont conservé, en dépit des années, une remarquable fraîcheur.

Confessionnaux veillés par des saints ou des figures allégoriques et dont les hauts lambris sont ornés de bustes en médaillons et de frises, chaire de vérité, stalles, excellents tableaux, riches monuments funéraires, etc. : l'église de Grimbergen accumule un riche trésor offert à l'admiration de tous. L'édification de l'écrin qui garde tous ces innombrables joyaux a été entreprise il y a exactement trois cents ans. Un tel anniversaire méritait d'être rappelé aux oublieux que nous sommes trop souvent.

JOSEPH DELMELLE.

Par la 430...

En ce début de saison, rendez-vous à l'Abbaye de Villers-la-Ville

QUELLE direction plus appropriée en un début de saison que celle qui, au travers de notre antique sylvie de Soignes, parcourt le Brabant wallon et mène à des ruines admirables pittoresquement situées ?

La visite des ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville est inscrite comme « classique » à l'agenda de nombreux touristes brabançons, aussi avons-nous cru faire œuvre utile en mettant à leur disposition un petit « vade-mecum » qui leur permettra de tirer un maximum de profit d'une fort belle excursion.

Comme nous nous en exprimons plus haut, nous recommandons d'aborder cette contrée, au départ de Bruxelles, par le Bois de la Cambre, drève de Lorraine, du Haras, Groenendael, pour se diriger vers Hoeilaart et parvenir par La Hulpe et Genval à la vallée de la Lasne qui les mènera par Couture-Saint-Germain, Ways, Genappe et Baisy-Thy au terme de leur parcours (certaines parties de ce trajet sont assez accidentées — bien qu'offrant de fort beaux panoramas — et seront effectuées par l'automobiliste... sportif; itinéraire pour pédestriens en fin d'article).

Le lac du Bois de la Cambre dépassé, la Drève de Lorraine (qu'il est si agréable d'emprunter de bonne heure...), prolongée par celle du Haras, mène à ce site unique : Groenendael. Le touriste qui s'est quelque peu pénétré de ce que représente cet endroit, n'hésite jamais à y faire une courte halte pour effectuer le tour, bien connu, de l'étang.

Il y remarque une chapelle (1) dont

(1) ... dite de St Cornille et implorée surtout par les mères en faveur de la guérison de leurs petits enfants. Elle est mentionnée dès le milieu du XIX^e siècle.

les origines sont assez indéterminées (et qui se trouvait, il y a une bonne cinquantaine d'années, plus avant dans la forêt), mais qui est toujours l'objet de la dévotion populaire et devant laquelle il n'est pas rare de voir l'un ou l'autre habitant d'une commune avoisinante s'agenouillant, allumant un cierge ou déposant un ex-voto. Des bâtiments claustraux da-



FORET DE SOIGNES: GROENENDAEL — Vous traversez cette antique sylvie pour atteindre Villers-la-Ville.

(Cliché C.G.T. Photo Degroote)



HOEILAART — La Cité de Verre vous étonnera, une fois de plus.

(Photo de Sutter)

LA HULPE est le prélude de ce charmant Brabant Wallon.

(Photo de Sutter)



tant de la première moitié du XV^e siècle (celle des Augustins), il ne subsiste rien. Un restaurant est établi dans le pavillon qui fut à l'usage du dernier prieur. L'histoire du Couvent de Groenendaal brille dans les annales brabançonnaises d'un intense rayonnement, celui-ci dû principalement à la renommée d'un religieux, Ruysbroeck, qui, venant de Bruxelles, en fut le premier prieur (début du XIV^e siècle). La légende qui entoure ce mystique est suffisamment connue pour qu'il ne nous soit pas nécessaire d'y revenir ici, mais il est un point sur lequel nous attirerons l'attention du lecteur (de celui que la question peut intéresser, tout au moins...).

Des auteurs dignes de foi (Stevens et Van der Swaelmen : *La Forêt de Soignes*, Bruxelles et Paris 1920, page 27) rapportent qu'ils ont eu la bonne fortune de découvrir les vestiges authentiques du petit temple élevé à la mémoire de Ruysbroeck l'Admirable et dédié à Notre-Dame de Lorette. Le fait n'est pas douteux puisqu'il a été repris à l'époque par les publications spécialisées les plus autorisées, sous les signatures les plus valables. Pourtant, peu d'années après cette parution et depuis lors, nous avons cherché à nous assurer de visu du bien-fondé de ces dires, lesquels ne font aucun doute à nos yeux, ceci sans résultat et par pur intérêt archéologique, malgré que nous nous soyions munis de tous documents et cartes indispensables.

Un dernier renseignement nous a été fourni par le gardien (barbu) du parking (est-il toujours en service?), l'été 1954 : ces ruines existent, mais sont entièrement dissimulées par les broussailles; la question ne lui avait jamais été posée, mais il avait connaissance du fait parce qu'autochtone de l'endroit, au surplus, indéracinable du lieu de notre bref entretien (on est gardien de parking ou on ne l'est pas...). Il est donc des re-découvertes à effectuer en Brabant... Signalé aux amateurs d'archéologie.

Le trajet que nous préconisons quitte Groenendaal pour se diriger vers Hoeilaart et La Hulpe. A mi-chemin de ces deux localités est situé le « Parc Fleuri des Ardenes Brabançonnaises » dont la visite ne manquera pas de combler ceux qui peuvent apprécier les beautés de l'horticulture.

Plus loin, Genval, au site bien connu et Renipont.

Viennent Lasne, qui possède un musée local d'art primitif africain (samedi et dimanche, de 10 à 19 h. et sur rendez-vous), Couture-Saint-Germain et Ways, trajet agréable à parcourir, au conducteur averti, par les belles perspectives qu'il offre, lesquelles sont encore agrémentées par la vue de jolies propriétés, grandes fermes, etc.

Genappe évoque la cohue de l'armée française après Waterloo et la mémorable épopée des berlines impériales transportant le trésor de l'armée.

Baisy-Thy, peu avant Villers, mérite une mention spéciale. Peu de touristes, se dirigeant vers les

ruines, songent à s'y arrêter. La localité passe pour être le lieu de naissance de Godefroid de Bouillon, chef de l'une des premières Croisades (et non de la première, comme il est souvent repris, celle-ci ayant été conduite par Pierre l'Ermite qui, à la tête de bandes indisciplinées composées en majeure partie de bas peuple, vit décimer son armée par les Magyars, bien avant la Terre Sainte). L'église Saint-Hubert de Baisy date de 1763. La tour carrée, est surmontée d'une sorte de coupole. De belles colonnes cylindriques divisent l'église en trois nefs. Des boiseries modernes entourent le chœur dans lequel la fabrique d'église a fait placer, en 1855, un petit monument dont le médaillon représente la tête de Godefroid de Bouillon, d'après la statue de la Place Royale à Bruxelles. L'inscription rappelle que le chef de la Croisade naquit à Baisy en 1060. Il a été prouvé que Godefroid était seigneur du lieu et que, pour réaliser des fonds pour l'expédition de Jérusalem, il vendit cette propriété à l'Abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, d'où sans doute le choix de ce saint comme patron de la paroisse. Godefroid possédait aussi Genappe. Sous la tour de l'église se voit une pierre tombale en granit bleu, ornée de nombreuses armoiries, élevée à la mémoire d'une « Demoiselle de Cupis Camargo » décédée en 1755, inscription funéraire qui a donné lieu à un quiproquo assez curieux (voir article circonstancié de M. Marinus : *Brabant*, n° 10 de 1955).

Disons que l'une des deux kermesses de Baisy se situe le troisième dimanche de juin au lieu-dit « Dernier Patard » (beau panorama) terme qui doit être d'origine folklorique assez récente puisque la carte de Ferraris (1771) porte : « Au dernier batard »; il est probable qu'il s'agit d'une allusion ironique à l'état de la bourse des participants à la fête (le patard était un sou valant 9 centimes-or), tandis que l'expression « au dernier batard » provient, vraisemblablement, d'un superbe tilleul de 4 m 70 de circonférence, l'arbre de Sainte-Anne, sous lequel, selon la légende, Napoléon se serait

arrêté pour voir défiler la Grande Armée; d'anciennes descriptions de la contrée reprennent en effet plusieurs arbres à cet endroit, l'imagination populaire aura donné naissance au toponyme à la modification de l'aspect du lieu (fin du XVIII^e siècle). De belles randonnées sont possibles aux environs, bien que la contrée soit assez vallonnée.

De Baisy-Thy une route fort encaissée dévale, le terme n'est pas exagéré (automobilistes soyez prudents...), en ligne directe vers les ruines de Villers (2).

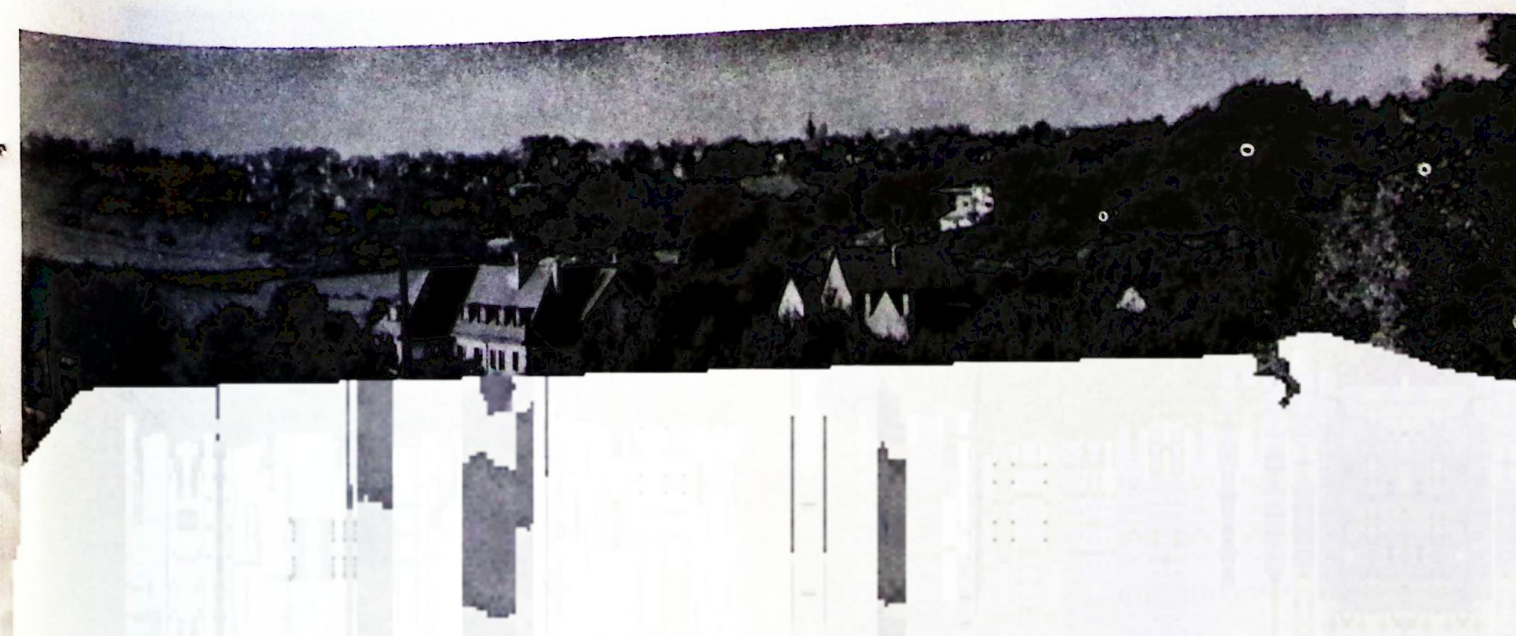
En y arrivant on remarque, à gauche de la route, un grand bâtiment en construction (1958) destiné à l'usage d'hôtel-restaurant. Le style en lequel il a été conçu ne dépare, heureusement, pas trop le site archéologique. Il s'agit de l'ancien hôtel des Ruines incendié en janvier 1953 et qui occupait lui-même l'emplacement de l'ancien moulin abbatial établi sur la Thyle. Nous sommes en possession de quelques détails assez inédits concernant la « petite histoire » de ce moulin, sans grande importance peut-être, ils intéresseront ceux qui aiment approfondir les choses...

Le moulin appartenait vers le milieu du siècle dernier à un nommé Nicolas Hennau (année 1856), qui était en même temps « fermier » (c'est-à-dire qu'il exploitait le site en percevant un droit de visite) des ruines. Cet homme, pour l'époque, paraît avoir été avisé dans le genre de commerce qu'il avait entrepris. En effet, indépendamment du fait qu'il hébergeait les voyageurs, nous relevons qu'à leur demande « il faisait allumer des feux pour éclairer ».

(2) Rappelons que l'excursion de Villers était très prisée par nos écrivains du siècle dernier et du début de celui-ci. Camille Lemonnier, habitant La Hulpe à l'époque, se plaisait à réunir chez lui Georges Eeckhout, Léopold Courouble, etc., pour les emmener en cette direction. Il a d'ailleurs laissé de fort belles pages (*La Belgique*, Bruxelles 1905), traitant du sujet.

Telle vous apparaîtra la vallée de la Lasne, vue des hauteurs de Renipont en direction de Bourgeois.

(Photo Ooms)



rer pendant la nuit, les parties les plus pittoresques de l'Abbaye». Comme quoi nos modernes illuminations ont des précédents...

Et ici se place une petite anecdote. Les amateurs d'histoire et d'archéologie régionale connaissent bien (tout au moins par leurs écrits) les auteurs qui ont nom Jules Tarlier et Alphonse Wauters, le premier nommé professeur de géographie à l'Université de Bruxelles, le second, archiviste de la même ville (ils sont d'ailleurs les auteurs conjoints de plusieurs ouvrages). Or, il se trouve que chacun d'eux avait conçu, plus ou moins à l'insu de l'autre, l'idée de sortir une monographie concernant les ruines de l'Abbaye de Villers. C'est ainsi que parurent successivement en 1856 :

« Les Ruines de l'Abbaye de Villers » décrites par le Docteur Jules Tarlier. — En vente au Moulin de l'Abbaye de Villers, et :

« L'Ancienne Abbaye de Villers — Histoire de l'Abbaye et description de ses ruines, » par Alphonse Wauters. — Edit. J. Geruzet, rue de l'Écuyer, 27, Bruxelles.

Fait assez singulier, si l'on veut considérer qu'à l'époque (et d'après des témoignages de contemporains) le nombre de visiteurs des ruines ne devait certainement pas justifier la sortie de presse simultanée de deux ouvrages traitant du même sujet. Jules Tarlier avait pris un accord avec son frère, l'éditeur Henri Tarlier, rue de la Montagne, 51, pour la parution de son travail. Wauters, plus connu dans le genre, s'était assuré l'appui de la firme spécialisée citée plus haut et bien connue des amateurs bibliophiles. La circonstance aurait notablement retardé la parution de quelques fascicules de la « Géographie et Histoire des Communes Belges », travail pour lequel nos deux auteurs s'étaient associés...

L'étude de J. Tarlier est davantage basée sur la topographie des lieux et la description des ruines. Elle est agrémentée par une jolie carte « levée à vue et au pas » (les auteurs avaient encore cette conscience professionnelle à l'époque, ceux qui connaissent la superficie des ruines nous compren-

dront...) et par de nombreuses gravures de type romantique. Quant à A. Wauters, celui-ci s'adonna à nouveau à l'occasion de cette monographie son inlassable activité de dépouilleur d'archives. Les deux brochures se complètent admirablement.

Cette petite digression terminée et l'arrivée aux ruines ayant été abordée (voir plus haut), comment se présentent les annales historiques de l'Abbaye de Villers (la Ville) et, avant tout, celles de son site et des lieux environnants ?

L'excellent et monumental travail du Comte Goblet d'Aviella intitulé « Histoire des Bois et Forêts de Belgique » (Paris et Bruxelles, 1927-1930), nous confirme que la région qui nous occupe a fait partie de la Forêt Charbonnière (carbonaria sylva — a raison du charbon de bois que l'on en tirait en abondance — rappelons, que cette matière première qui n'est plus que peu employée à l'heure actuelle, a fait l'objet d'un trafic intense aux temps anciens et qu'elle était encore d'un usage courant au début de ce siècle). Cette forêt était séparée de celle des Ardennes par la voie Agrippa (chaussée romaine) et son territoire a été défriché par étapes successives, le fait est nettement prouvé par la toponymie (voir, notamment, l'étude citée plus haut) et peut aisément se vérifier au moyen d'une de nos cartes actuelles; il a dû s'agir là d'une partie du « pays sauvage et boisé des Nerviens », cité par les auteurs de l'antiquité. De grands bois aux gigantesques fougères s'y remarquent encore de nos jours; le sol est très schisteux (roches siluriennes), excepté sur le plateau, où il est sablonneux; il y a existé quelques petites carrières destinées à la restauration de l'abbaye; les amateurs botanistes trouveront amplement à se satisfaire en la région.

Voici donc ce que nous disent les hagiographes au sujet de la naissance de l'abbaye. Au temps où saint Bernard prêchait la Croisade en Allemagne, après une visite à Affligem et à Gembloux, il fut instamment sollicité d'installer son ordre en Brabant, où régnait alors un jeune prince, le duc Godfried III. Il promit de satisfaire à ces désirs. Ren-

tré à Clervaux, il choisit dans la communauté treize moines, dont le principal se nommait Laurent, et cinq frères convers. La petite colonie se mit en route peu après la fête de Pâques, en 1146. La nuit de son arrivée en Brabant, elle logea chez deux personnes très pieuses qui n'avaient pas d'enfant. Après avoir soupé, les moines allèrent se coucher en observant un silence absolu, puis lorsqu'ils eurent pris quelques moments de repos, ils se levèrent pour chanter les matines, à la grande édification de leurs hôtes. Ceux-ci furent à tel point touché de leur ferveur qu'ils se joignirent à eux et leur abandonnèrent leurs biens; ceci se passait à Gemioncourt, près de Baisy-Thy. Continuant leur chemin, les pèlerins s'arrêtèrent à la Boverie, près de la source dite de Goddiarch, où ils acquirent huit bonniers de terres labourables et quelques champs incultes et de peu de valeur.

A cette époque, toute la contrée à l'est de Nivelles n'offrait aucune ressource, ni aucune sécurité, et ne formait, pour ainsi dire, qu'un désert inaccessible. Une habitation et un oratoire s'y élevèrent par les soins de Laurent et de ses compagnons mais bientôt de graves difficultés surgirent. La source ne suffisait pas aux besoins des religieux, et les terres, à cause de leur aridité, ne récompensaient pas leur labeur. Ils se virent en proie à la famine et tombèrent dans le découragement le plus profond.

L'abbé Laurent n'était pas l'homme qui pouvait mener à bonne fin l'entreprise qui lui avait été confiée. Trop enclin au mysticisme pour être ambitieux, il n'avait accepté qu'avec répugnance l'obligation de commander ses frères. C'est pourquoi il pria saint Bernard de le décharger d'une tâche au-dessus de ses forces. Il resta toutefois avec ses compagnons, dont le deuxième chef, Gyrald ou Gérard, obtint du Pape Eugène III un bref par lequel le Souverain Pontife confirmait à la communauté ses possessions et lui donnait ses premiers privilèges (5 mai 1147).

Sur ces entrefaites, saint Bernard revint des bords du Rhin et entrevit sans peine les inconvénients que présentait le séjour de la Boverie; sur ses conseils, les religieux allèrent habiter la vallée voisine, dans une solitude entourée de grands bois, sur les bords de la Thyle. L'évêché de Liège s'étendait jusque là, ainsi que deux paroisses : celles de Villers et de Tilly, dont la circonscription était délimitée par la Thyle. Au temporel on y reconnaissait l'autorité du duc de Brabant, bien que le centre de Villers, village qui se distingua depuis par la désignation de Villers-la-Ville, fut sous la domination du comte de Namur. Le nom de Villers (du mot latin villa, qui signifie habitation, exploitation rurale) est antérieur à la bulle d'Eugène III et peut-être à la translation du monastère, celui-ci fut probablement fondé plus près du village, là où se voit encore une vieille ferme de grand caractère.



BAISY-THY — Monument à la mémoire de Godefroid de Bouillon.

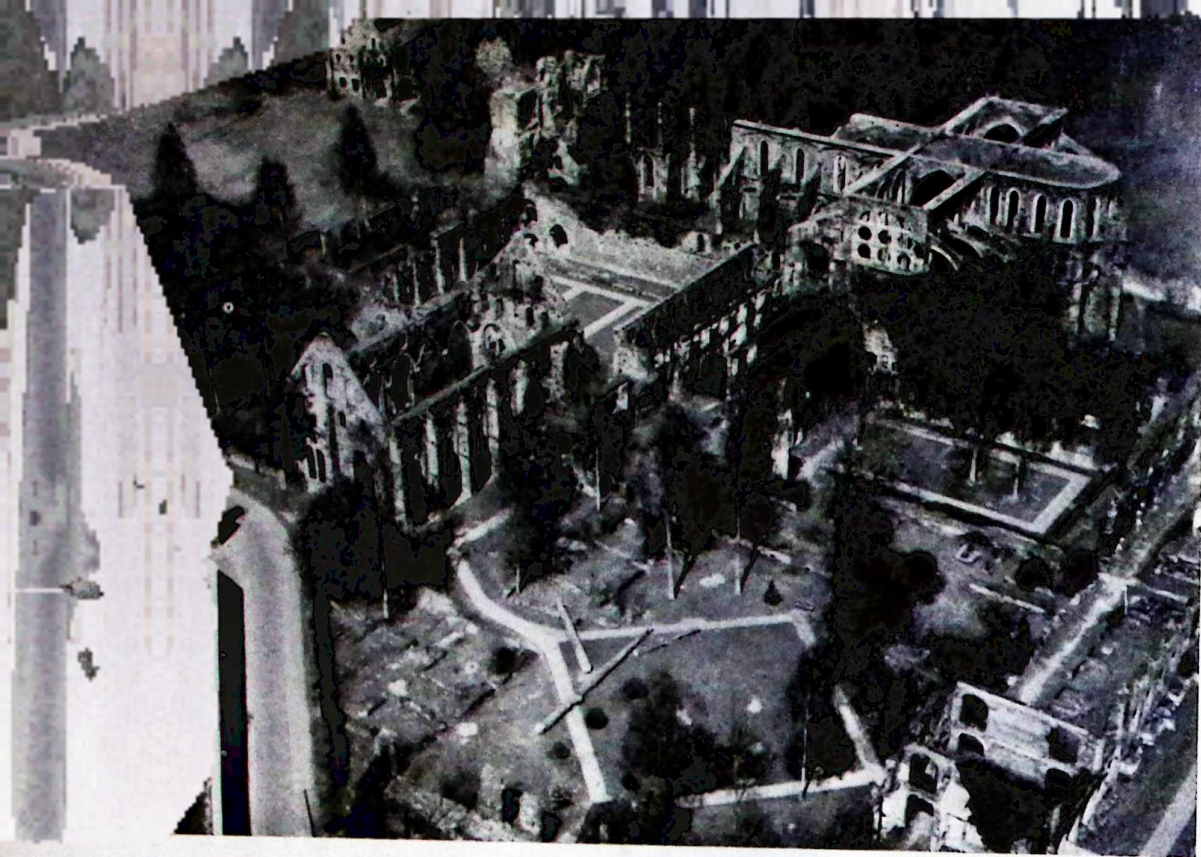
(Copyright A.C.L.)

Gyrald et ses compagnons se bâtirent de nouvelles demeures et une nouvelle église, qui fut dédiée à la Vierge. Si l'on s'en rapporte à une tradition peu ancienne (XVII^e siècle), le bâtiment qui se désigne à l'heure actuelle sous le nom de brasserie aurait constitué le premier temple de l'abbaye; cette opinion est toutefois controversée, elle est basée essentiellement sur le fait qu'on a pu dater avec certitude cette partie des ruines comme étant la

GENVAL — Ces majestueux palmipèdes ont envahi la route et semblent peu se soucier des règles de la circulation.

(Photo Ooms)





**VILLERS-
LA-
VILLE.**
*Vue générale
des ruines.*

(Polyfoto Avion)

plus ancienne (XIII^e siècle). Après des débuts difficiles et modestes, le monastère connut une splendeur et une prospérité remarquables jusqu'en 1794, année où, à la suite de la seconde entrée des Français en Belgique, elle fut abandonnée par les moines, et saccagée par les paysans des environs. Les scellés furent apposés le 12 décembre 1796 et la vente se réalisa le 25 juillet 1897 pour la somme de 200.000 livres (superficie des biens : 25 bonniers ou 20 ha). Elle fut pillée une seconde fois en 1814 après la fuite de La Terrade, son acquéreur.

Les annales de l'abbaye de Villers-la-Ville sont donc relativement modestes : période initiale difficile et longs siècles de prospérité paisible. Vers le milieu du XVI^e siècle on cite des remous parmi la communauté par suite du nombre toujours croissant de religieux d'expression flamande qui en firent partie...

Venons-en à la visite proprement dite.

Dès qu'on a franchi l'entrée, on se trouve dans le Palais abbatial, très mal conservé et assez peu intéressant au point de vue archéologique, bien qu'assez grandiose. De style Renaissance, il date de 1721. Dans le fond se voit le commencement du grand escalier qui conduisait à la bibliothèque, située à l'étage. Au delà de cet escalier était l'infirmerie, avec ses niches à médicaments. Près de l'entrée, à gauche, on aperçoit la Thyle, elle traverse l'abbaye dans un souterrain long de plusieurs centaines de mètres, particularité qui aurait été utilisée par les moines aux fins de tout à l'égout ». Vers le chemin de fer se trouvent les jardins de l'Abbé, s'élevant en amphithéâtre, coupé par la voie ferrée,

jusqu'à la chapelle de Notre-Dame de Montaigu, bâtie en 1613, d'où l'on a une magnifique vue d'ensemble sur les ruines. De l'autre côté du Palais abbatial, on entre dans la cour d'honneur. Dans un coin à gauche, ce qui fut un escalier descend à quatre cachots adossés à la rivière et au fond desquels se remarquent les fers qui servaient à attacher les prisonniers. Au-dessus de ces prisons étaient l'économet et l'hôtellerie (aussi haut que l'on remonte dans le temps, il était de règle pour les communautés religieuses d'héberger les voyageurs, souvent gratuitement, pour un laps de temps déterminé). De la cour d'honneur on accède au réfectoire par le chauffoir (lieu destiné à rechauffer les organismes refroidis par les exercices liturgiques de nuit). Le réfectoire mesure 32 m. de longueur sur 14 de largeur, il s'agit là également d'une des parties les plus anciennes des bâtiments (fin du XIII^e siècle). On y remarque encore (accolés au mur, à environ 2 m 50 de hauteur) des vestiges de la chaire du lecteur (qui exerçait son office pendant les repas).

Au-delà du réfectoire, on pénètre dans la cuisine, suivie du garde-manger (XVII^e siècle). Du réfectoire entrons dans le cloître, qui est attenant, et dans lequel on a réuni quantité de pierres tombales ou armoriées. Datant du XIII^e siècle, il formait autrefois un quadrilatère de quarante mètres sur cinquante, dont le préau a été supposé être un cimetière. Chaque côté se composait de huit arcades ogivales dont il ne subsiste qu'une partie. Les côtés sont couverts partiellement de voûtes à nervures croisées s'appuyant en quelques endroits à

des consoles, dont les figures représentent différents animaux. Au coin le plus rapproché du réfectoire se remarque l'escalier conduisant au dortoir. Plus au nord, une porte, à côté de laquelle se remarque une magnifique fenêtre romane, donne accès à la salle capitulaire. Plus loin, dans une niche datant de 1648, se voit le tombeau du bienheureux Gobert, comte d'Aspremont (en Lorraine), mort en 1263. Il s'agit là d'une reconstitution, de fort bonne facture, permise grâce aux libéralités de généreux donateurs (à remarquer la fenêtre romane dans laquelle s'incurve le tombeau, restaurée en même temps que celle-ci, il y a peu d'années). Non loin de là, en longeant l'église, à l'avant-dernière travée de la même galerie, une curiosité archéologique connue sous le nom de « la porte trilobée »; elle date de la période romano-ogivale (XIII^e-XIV^e siècle) et était à l'usage spécial des convers et des hôtes de distinction du monastère. A deux pas de la porte trilobée, à gauche, on aperçoit une ouverture assez basse conduisant à la crypte mortuaire qui s'étend sous le bas du temple. Là se trouvaient 64 cases vides formant un double rang superposé, entièrement dépouillées de leur contenu par d'avidés spoliateurs, qui en brisèrent tous les cercueils à la Révolution, dans l'espoir d'y trouver des trésors imaginaires.

Les travaux de déblaiement ont réduit le nombre de ces cases à 32. Cette crypte a probablement fait partie de l'oratoire le plus primitif.

Tout à côté du réfectoire quelques marches donnent accès à l'église que nous avons quelque peu négligée en anticipant par la description des points remarquables repris plus haut. C'est donc par cette porte que les moines se rendaient aux offices, après s'être inclinés, en passant, devant le tombeau du bienheureux Gobert. L'église était un superbe vaisseau d'architecture ogivale primaire avec chœur et transepts de style de transition, formant l'ensemble le plus imposant et le plus harmonieux, impressions qui persistent malgré l'état de ruine actuel. En effet, malgré l'envahissement venu des forêts voisines et l'écroulement presque total de la façade, le cachet d'art se retrouve partout et le visiteur ne peut manquer d'évoquer la somme de connaissances et d'énergie qui ont dû être déployés, à cette époque aux moyens réduits, pour en arriver à l'édification de pareils monuments.

On ne connaît pas les dates précises qui concernent la construction de cet édifice, mais le style roman employé dans certaines parties inférieures, sous le jubé, fait remonter le commencement du travail vers l'an 1200, tandis que la partie moyenne, de style ogival, doit être de la seconde moitié du XIII^e siècle. On connaît du moins la date de l'achèvement complet, ce fut en effet le 3 mai 1267 que l'on plaça une croix de fer argentée sous le pignon de la grande façade, et, en 1273, on en érigea une autre, entièrement dorée au haut de la



VILLERS-LA-VILLE — Voici un vestige imposant des ruines : le tombeau de Gobert d'Aspremont au centre et la porte trilobée, à droite.

(Photo de Sutter)

VILLERS-LA-VILLE — Les tours de l'église se dressent toujours majestueuses.

(Photo C.G.T. - Sergysels)





VILLERS-LA-VILLE — Le Palais
abbatial.

(Photo de Sutter)

La grande nef, éclairée par de hautes fenêtres lancéolées, se divise en onze travées. Elle est séparée de ses collatéraux par deux rangées de colonnes cylindriques, reposant sur une plinthe circulaire et dont les chapiteaux s'évasent en devenant octogones. Les bas-côtés sont recouverts d'une voûte d'arête à arcs doubleaux. Primitivement, chaque travée était éclairée par une fenêtre ogivale de la même coupe que celles qui donnent le jour à la grande nef, mais ces ouvertures ont disparu : celles du sud ont été murées, et forment les niches que l'on aperçoit dans le cloître, celles du nord ont été supprimées lorsque l'on construisit de ce côté sept chapelles peu profondes qui datent du XIV^e siècle ainsi que les crédences que l'on remarque. Dans une de ces chapelles se voyait le tombeau de sainte Julienne de Cornillon, la promotrice de la Fête-Dieu, morte à Fosses le 5 avril 1258 (c'est à Villers qu'eut lieu la proclamation de la Fête-Dieu). De nos jours, une pierre gravée, apposée à hauteur d'homme à cet endroit, rappelle, seule, le souvenir de la Sainte.

Le porche présente une voûte d'arête en plein cintre et deux arcades romanes. Le portail est complètement démoli et une vaste brèche remplace le grand vitrail du milieu de la façade. Les deux tours ne s'élevaient pas plus haut que la voûte de l'église, mais une flèche élancée était posée à l'intersection des bras de la croix.

En sortant de l'église par le grand portail on se trouve dans une vaste cour à gauche de laquelle on voit des restes de bâtiments, n'offrant rien de particulier, qui servaient d'ateliers et de demeures aux nombreux artisans de l'abbaye : forgerons, menuisiers, etc. La brasserie (voir également plus haut) termine cette rangée de constructions et est la partie la plus ancienne du monastère.

L'extérieur en est plus intéressant que l'intérieur : celui-ci, au sol fort inégal, est sombre et humide et n'offre rien de particulièrement remarquable. En escaladant derrière la brasserie le coteau de Robermont on aboutit aux ruines de la chapelle Saint-Bernard, datant du XIII^e siècle mais reconstruite en 1715, à laquelle on accède plus facile-

flèche. L'église bâtie en forme de croix latine, a 91 m 65 de longueur totale et 41 m 70 de largeur aux transepts, 20 m dans la nef. Sa hauteur était de 23 m 25 en son centre. Le chœur comprend trois travées, outre une abside pentagonale. D'élégantes colonnettes cylindriques, engagées dans les angles, s'élèvent du sol jusqu'aux arceaux de la voûte sur laquelle elle s'épanouissent en nervures. Le sanctuaire est éclairé par trois étages de fenêtres : celles du haut et celles du bas sont ogivales, le rang intermédiaire étant formé de deux œils de bœuf superposés. Les transepts comprennent chacun trois travées, et sont terminés par des murs plats de style de transition

Une porte pratiquée au fond du transept droit donne accès à la sacristie et à un escalier qui conduisait au dortoir. Les murs terminant les transepts sont éclairés à leur partie supérieure par des fenêtres d'une forme très rare : au nord, onze oculi ou œils-de-bœuf surmontent de hautes ogives ; au sud, au-dessus du mur plein, il n'y a que neuf oculi.

ment par un sentier, avec escaliers, qui commence près du chœur de l'église. La légende veut que le Saint s'arrêta à cet endroit et que, charmé par la beauté du site — siège de la future abbaye — il y planta son bâton, qui devint un chêne, brisé par la foudre en 1697 (à noter le nombre de légendes brabançonnaises qui reprennent un fait similaire et notamment celle de saint Guidon en rapport avec la chapelle lui dédiée et située chaussée d'Iterbeek, près du lieu-dit Bon Air, à proximité du lieu où s'élevait jusqu'il y a peu d'année, le Luizenmolen). En contrebas de la chapelle Saint-Bernard, le visiteur remarquera une excavation, envahie presque totalement par la végétation et marquée « Léproserie ». Il s'agit probablement là du lieu où étaient relégués les religieux et habitants du village atteints de la terrible maladie. Il y aurait encore nombre de choses curieuses et assez peu connues à dire à propos de l'abbaye de Villers.

L'architecte Licot, restaurateur des ruines (fin du XIX^e - début de ce siècle), a démontré que le chœur de l'église de l'abbaye s'agrémentait autrefois d'une clepsydre (horloge à eau). Pour établir le fait il s'était basé sur les inscriptions de l'une des cinq ardoises gravées qu'il avait découvertes en 1894 sous le pavement du dortoir. Il fut prouvé à cette occasion que les mots *horlogium temperare* devaient s'entendre d'une clepsydre actionnant la sonnerie d'une sorte de réveille-matin (voir Licot — L'Abbaye de Villers-la-Ville — 1897). Une rainure, à droite, à hauteur des fenêtres en indique l'emplacement (elle est toujours visible dans le chœur). L'instrument consistait en un vase d'argile, à l'extrémité duquel se trouvait un tuyau par lequel l'eau s'échappait goutte à goutte et venait tomber dans un récipient, sur lequel une échelle gravée marquait les heures.

Quelques mots à propos de saint Gobert dont la légende, peu connue, n'est pas sans intérêt et dont les descendants, de vieille noblesse belge, existent toujours (voir emplacement du tombeau de ce Saint, plus haut-passim).

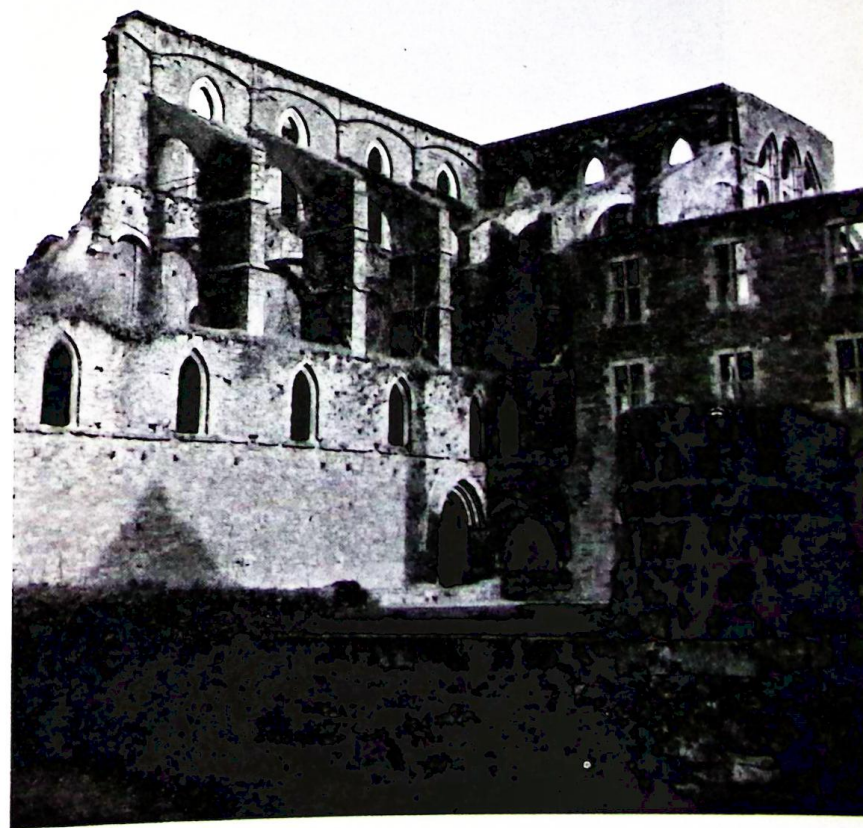
Gobert d'Aspremont, frère de Jean, évêque de Verdun, puis de Metz, était un distingué chevalier.

VILLERS-LA-VILLE — Vue sur le
chœur de l'église abbatiale.

(Photo de Sutter)

Il fit partie de la Croisade de l'année 1227 ; arrivé en Palestine, il prit parti contre Frédéric II, que le Pape Grégoire IX et les Templiers accusaient à tort de coalition avec les Sarrasins. Plus tard, il visita Jérusalem et Compostelle, puis il se retira à Villers, où ce valeureux guerrier déploya les plus louables vertus. Un jour qu'il était sorti de l'abbaye, au plus fort de l'hiver, il rencontra un malheureux presque nu ; comme il n'avait pas de vêtement à lui donner, il lui laissa les siens et rentra à moitié mort de froid. Interrogé par ses frères, il répondit : « Mes yeux ne peuvent endurer les souffrances des membres du Christ, ne pouvant les soulager, je veux au moins les partager ». Les hagiographes citent de lui d'autres traits aussi honorables. Il mourut le 20 août 1263.

A proximité de l'ancienne entrée des ruines se lisaient autrefois (effacés peu avant 1914 on ne sait par qui) les vers suivants crayonnés en gros caractères par Victor Hugo, entre deux baies, et lors de son passage il y a un siècle environ :





VILLERS-LA-VILLE — Vous ne regretterez pas votre déplacement et vous y retournerez.

(Photo de Sutter)

Veni, vidi, flevi.
O fats ! sots parvenus ! ô pitoyable en gance.
Qui promenez ici votre sottise ignorance
Et votre vanité,
Cessez de conspuer cette admirable ruine
En y bavant vos noms, qui, comme une vermine,
Souillent leur majesté.

Comme nous l'avons repris plus haut, peu de faits saillants parmi les annales de Villers : quelques remous dans la communauté, un abbé particulièrement dur envers ses frères, un autre très turbulent. La seule chose réellement digne d'être relevée est la virtuosité de certains religieux dans l'art de l'enluminure et les archives de diverses de nos institutions nationales en recèlent d'admirables.

En résumé, une excursion à Villers-la-Ville, outre la visite des ruines proprement dite, donne à celui qui en est l'auteur, les habitués le savent bien, un aperçu général de cette belle région située au sud de la province : le Brabant Wallon et ne manque pas de lui laisser des impressions durables, d'une belle nature, en laquelle l'« industrialisme » n'a pas encore trop laissé son empreinte...

Quelques mots aux pédestrians, à ceux qui (selon une vieille expression) « se ceignent les reins et prennent leur bâton », préfèrent ce genre d'excursion, disons que Villers-la-Ville est située à 32 km de Bruxelles, au sud de cette ville et presque à la limite de la province de Brabant. Dans ces conditions, normalement, ce déplacement suppose l'utilisation d'un moyen de transport, au moins sur une partie de son parcours. Plusieurs combinaisons sont possibles.

Voici celle que nous adoptons il y a quelque vingt-cinq ans (elle est toujours parmi les plus agréables à l'heure actuelle, mais suppose de bons jarrets...) : traversée du Bois de la Cambre et de la Forêt de Soignes jusqu'à l'Espinette Centrale, à cet endroit, emprunter le tram vicinal de Wavre jusque Plancenoit (beau trajet), descendre à cet endroit, éviter soigneusement la route nationale N° 5 en empruntant le chemin « des écoliers » (routes de campagne — chemins d'intérêt local) et se diriger par Glabais et Ways vers Genappe et Baisy-Thy, en cette dernière localité de nombreux panneaux indicateurs montrent la voie vers Villers-la-Ville.

Il est possible de prendre le tram vicinal de Wavre dès la Place Rouppe. Des lignes d'autobus relient Bruxelles à Wavre et cette dernière localité à Nivelles, dans ce cas descendre sur la ligne Wavre-Nivelles, à Bousval, ce qui permet une belle promenade jusque Villers.

A tous, qui en votre qualité de membre de la Fédération touristique du Brabant appréciez les beautés de notre belle province, bon amusement !

MAURICE DESSART.

Vieux villages brabançons...

HOEGAARDEN

CERTAINS bourgs brabançons n'ont, sous le rapport de l'histoire et de l'archéologie, rien à envier à beaucoup de cités jadis entourées de murailles et jouissant d'importants privilèges. Ainsi en est-il d'Hoegaarden situé à égale distance de Jodoigne et de Tirlemont et dont le nom évoque la bonne bière mousseuse et rafraîchissante. De fait, la brasserie a toujours été l'activité dominante de cette région et elle explique l'opulence du bourg. De nos jours encore cette industrie est toujours fort active et ces établissements industriels sont accessibles aux touristes lorsqu'ils en expriment le désir.

Aux amoureux du passé Hoegaarden offre plusieurs monuments fort intéressants et un folklore encore bien vivant.

UNE ENCLAVE LIEGEOISE

A Hoegaarden nous sommes à la limite du duché de Brabant et de la principauté de Liège, non loin de la voie de communication essentielle qui les reliait. On comprend, dès lors, les violentes contestations qui se sont parfois élevées au sujet de ce bourg. A l'origine du village nous trouvons une « Huguardes villa » citée dès 1013. Elle était entourée de bois que l'on défricha aux environs de 1250. Il y eut, naguère, beaucoup de vignobles à cet endroit mais on les arracha au cours du XVII^e siècle.

Cette avouerie de Hoegaarden fut longtemps l'apanage de la puissante famille de Duras, mais le duc de Brabant Henri I^{er} l'occupa par la force et la céda à son frère Godefroid, sire de Perwez. C'est son fils, prénommé Godefroid également,

HOEGAARDEN — La collégiale Saint-Gorgon.
(Photo de Sutter)



qui vendit la terre d'Hoegaarden en 1349 à Henri de Gueldre agissant en tant que prince évêque de Liège. Cette appartenance liégeoise apparaît déjà dans le sceau d'Hoegaarden remontant à 1372. Ce sont les mêmes armes qui ont été reconnues à la commune d'Hoegaarden par l'arrêté royal du 29 mai 1830.

doyné de Jodoigne ; celle d'Overlaar était dépendance de celui de Louvain. A une date difficile à préciser un chapitre est annexé à l'église principale. Un droit archidiaconal sur la paroisse était attaché à la prévôté de ce chapitre. La charge de prévôt était réservée à l'écolâtre de l'église métropolitaine de Cologne.



HOEGAARDEN — Les stalles baroques sont enrichies de feuillages et proviennent de l'abbaye d'Heylissem.

(Photo de Sutter)

« D'azur à une dextrochère mouvant du flanc à senestre, tenant une crosse d'évêque, le bras revêtu d'un fanon, le tout d'or ». Le prince évêque de Liège avait donc toute juridiction sur cette enclave liégeoise en terre brabançonne que l'on fit ressortir du baillage de Hesbaye.

Hoegaarden, au spirituel, fut toujours partagé entre deux paroisses. La principale relevait du

UNE EGLISE ROMANE ET UNE COLLEGIALE ROCOCO

Hoegaarden s'enorgueillit de posséder quatre églises intéressantes. C'est, tout d'abord, la belle et vaste collégiale Saint-Gorgon édifée de 1744 à 1750 selon les plans de l'ingénieur Hustin. C'est, je crois, la seule église belge dédiée à ce saint martyrisé à Nicomédie en 304 pendant les persé-

cutions de Dioclétien. L'église est bâtie en briques mais les encadrements des baies sont en pierres de taille. De plan basilical elle comprend trois nefs dont la centrale est surélevée et une tour en pierre surmontée d'un clocher baroque, posé en façade du côté de l'ouest.

Toute la décoration intérieure est du XVIII^e

D'autres œuvres d'art fort intéressantes proviennent de l'ancienne église. Ce sont d'abord un Christ au calvaire du XIII^e siècle, un Christ à l'arc triomphal (± 1500), un Christ juché sur un âne, ensemble d'esprit gothique. Ensuite des fonts baptismaux de la fin du XIV^e siècle ornés de quatre têtes sculptées et un pélican



OVERLAAR — Eglise romane Saint-Lambert.
(Photo de Sutter)

siècle. Elle se signale surtout par de beaux stucs, de belles rocailles et d'intéressants piliers à chapiteaux ioniques. Le mobilier de style rococo est important. On y verra de bons confessionnaux, des autels Louis XIV, un jubé Louis XV, des tambours de porte en bois sculpté d'une excellente facture. Les stalles baroques sont enrichies de feuillages et proviennent de l'abbaye proche d'Heylissem.

en laiton signé Jan Veldener et daté de 1578.

Autre sanctuaire remarquable, l'église romane Saint-Lambert au hameau d'Overlaar, dont le mobilier est malheureusement du XVIII^e siècle. Elle comprend une courte nef rectangulaire et une tour de façade trapue flanquée d'une tourelle ronde d'escalier en poivrière percée de meurtrières. Un cimetière entoure encore le sanctuaire.

L'église du hameau d'Outgaarden est dédiée



HOEGAARDEN — Portail monumental et blasonné de la cure, avec ajoutes en briques.

(Photo de Sutter)

à saint Nicolas. Bâtie en 1588, elle fut restaurée en 1760, sauf la tour qui fut élevée en 1687.

A Hoksem, l'église Saint-Jean, de style gothique avec tour romane, est construite en pierres de Gobertange. Avant la révolution, elle était le siège d'un chapitre fondé en 1344.

Hoegaarden a gardé d'intéressantes constructions du XVIII^e siècle. Je pense, entre autres, à la chapelle Saint-Roch, à la ferme des hirondelles et à la cure qui est précédée d'un portail monumental blasonné en pierre avec ajoutes en briques.

D'un important couvent de Bogues appelé Mariendaal cité en 1411 mais plus ancien, il ne reste qu'une vaste grange du XVIII^e siècle.

AU JOUR DES RAMEAUX

Naguère en maints endroits de notre pays le jour des Rameaux encore appelé Pâques fleuries dans la partie romane et Palmenzondag en Flandre, une procession évoquait l'entrée du Christ à Jérusalem. On y voyait non seulement les fidèles agitant des rameaux bénis mais encore Jésus sur son âne suivi de ses apôtres. Jésus, ce fut d'abord le religieux le plus important de l'endroit puis une statue en bois. Cette coutume a complètement disparu de nos régions sauf à Hoegaarden où elle a lieu chaque dernier dimanche de carême. Une « confrérie des 12 apôtres » fondée le 12-3-1631 veille au maintien de la tradition et à la parfaite observance des coutumes toujours en usage ce jour là. Une statue fort ancienne du Christ juché sur un âne suivie des douze apôtres portant chacun leurs attributs particuliers déambule dans les rues de la cité. C'est une des manifestations folkloriques les plus originales de notre Brabant.

AUX ENVIRONS

Le touriste trouvera aux environs d'Hoegaarden de nombreux sites et monuments fort intéressants.

A l'Ecluse outre le vieux moulin, il remarquera la jolie église Saint-Servais datant en partie de l'époque romane (tour et chœur) et en partie du XVII^e siècle.

Linsmeau lui offrira un château encadré de deux puissantes tours féodales en pierres blanches de l'endroit, une chapelle du XVI^e siècle joliment dénommée « de la colombe » et une église classique (1775) à tour romane bâtie par l'abbaye proche d'Heylisseem.

Les bâtiments de ce monastère prémontré dû à l'architecte De Wez (1780) subsistent encore au village d'Opheylyseem. C'est actuellement un château. Une autre curiosité de ce village est l'étonnant musée de folklore régional que vous ne pouvez manquer de visiter.

L'amateur d'art s'arrêtera aussi aux églises de Zetrud-Lumay (en partie romane avec belle flèche baroque) et de Neerheylyseem, romane

Devons nous rappeler que le sanctuaire d'Hakendover est riche en œuvres d'art, qu'il possède un retable en bois sculpté de toute beauté et



(Photo de Sutter)

HOEGAARDEN-ROMMERSOM — La chapelle.

(XIII^e siècle) qui a conservé des fonts baptismaux de l'époque gothique. Celle de Gossoncourt, romane elle aussi, mais très remaniée au cours des âges se signale par une puissante tour carrée.

qu'il est le centre d'un bien curieux pèlerinage. Tirlemont la blanche n'est pas loin qui mérite une visite longue et attentive.

EMILE POUMON.

DU FOLKLORE AU CENTRE CULTUREL D'UCCLE

QU'ON ne se méprenne pas. En organisant, le 16 février dernier, en collaboration avec le Commissariat Général au Tourisme, la Fédération Touristique de la Province de Brabant, le Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et le Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles, une soirée de gala consacrée au folklore brabançon et bruxellois, l'Association Culturelle et Artistique d'Uccle n'avait nullement l'intention, comme certaine presse l'a laissé entendre de donner une leçon ou un cours sur les us et coutumes de notre province et encore moins de mettre sur pied une séance de propagande en faveur de nos

sociétés ou groupements populaires. Le folklore se porte bien, chez nous, même très bien. Se développant ici, s'épanouissant là, évoluant ou se renouvelant ailleurs, au gré des circonstances, se perpétuant partout, il puise son énergie dans l'âme même du peuple et il vivra aussi longtemps que vivra l'homme.

Le but des promoteurs était de faire participer pendant quelques heures, les spectateurs à cette intimité de l'âme populaire à la fois si subtile et si profonde en leur offrant une image, un reflet aussi véridique que possible de cette histoire merveilleuse qui grouille en marge de la grande Histoire et qui a nom : folklore.

Toujours est-il que ce festival s'annonçait sous des augures favorables. Déjà, bien avant l'heure où les trois coups traditionnels allaient imposer à la foule le silence de rigueur, le public se pressait nombreux dans la vaste et spacieuse salle du Cerele Culturel et Artistique d'Uccle. Parmi la pléiade de personnalités qui avaient tenu à rehausser de leur présence cette manifestation, nous avons reconnu au passage des ambassadeurs, des membres du corps diplomatique, du Marché Commun, de l'Euratom et des missions touristiques étrangères ; M. Haulot, commissaire général au Tourisme ; notre président, M. Spaelant, député permanent ; M. Alles, député permanent ; M. Cluyse, commissaire d'arrondissement à Nivelles ; MM. Cooremans,

Janneke et Mieke, les géants de Bruxelles, font leur entrée sur le plateau du Centre Culturel d'Uccle et provoquent un sentiment d'admiration.

(Photo « Le Soir »)

De Keyser, Cudell, Delforge, Wiener, bourgmestres respectivement de Bruxelles, Uccle, Saint-Josse, Auderghem et Watermael-Boitsfort ; M. M.-A. Duwaerts, directeur du Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et secrétaire permanent de notre Fédération ; M. Warland, président du Syndicat d'Initiative de la ville de Bruxelles.

Cette assistance élégante et cosmopolite qui avait encore grossi, dans l'interval, ne demandait qu'à vibrer au moment où le rideau se leva sur Louis Quiévreux à qui échet l'honneur d'ouvrir le ban ou, si vous préférez, d'allumer les feux de bengale de ce qui s'annonçait, au vu de l'affiche, comme un feu d'artifice prestigieux, Muni d'une collection de photographies dont le principal mérite était d'être très vieilles et ternies, le chroniqueur, écrivain et folkloriste bien connu, spécialiste de la petite histoire, évoqua quelques aspects de Bruxelles du temps des règnes de Léopold I^{er} et Léopold II. De la brochette de documents d'inégale valeur qu'il produisit, nous épinglerons surtout la vue de la Grand-Place prise en 1856 et qui serait, au dire du conférencier, le plus ancien document photographique concernant la ville.

A Louis Quiévreux succéda Jean d'Osta, journaliste, créateur de Jef Kazak, personnage imaginaire, censé représenter le type du parfait marollien. S'identifiant, pour la circonstance, avec son fils spirituel et affublé d'une redingote, d'un chapeau melon et d'une fausse moustache, Jean d'Osta débita, sans grande conviction, des histoires drôles qui avaient pour tout piment d'être racontées en patois et avec l'accent du terroir.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ce fut la venue sur le plateau, tambour-major en tête, de l'Harmonie Royale de la Police de Bruxelles qui égaya le plus l'atmosphère, empêchant le spectacle de sombrer dans l'ennui. Sous la baguette, tour à tour souple et énergique, de son chef

Le groupe folklorique de Rhode-Saint-Genèse défille aux accents de la musique de l'Harmonie de la Police de Bruxelles.
(Photo de Sutter)

M. De Roeck, elle exécuta quelques marches militaires de bon aloi. C'est sur cette prestation honorable que se termina cette première partie du programme, bien terne dans son ensemble. Il faut reconnaître à la décharge des artistes, qu'il s'agissait en fait d'amateurs et que la présentation sans chaleur de l'animateur n'était pas faite pour arranger les choses.

Roger Kervyn de Marcke ten Driessche assura la remise en train en récitant divers extraits de ses plaisantes Fables de Pitje Schramouille. C'était gentil, non dénué d'intérêt ni de charme, marqué de-ci de-là d'une pointe de bon sens mais si loin de l'objectif de la soirée. On attendait beaucoup de l'exhibition des arbalétriers du Grand Serment. Le public allait-il enfin frémir ? Tout le laissait supposer. Voir en chair et en os ces dignes et nobles descendants de nos glorieux bourgeois qui partageaient, jadis, leur temps entre la défense de la Cité et les compétitions sportives et assister à un morceau de bravoure, à une tranche de folklore venant en droite ligne de nos plus fières traditions constituait, à priori



Dans le rondeau final, le jeune et petit géant Charelke s'amusait beaucoup et provoquait la joie de l'assistance.

(Photo de Sutter)

du moins, deux pôles d'attractions particulièrement attrayants. Hélas, trois fois hélas, une mise au point imparfaite, des temps morts, des longueurs joints à une certaine emphase dans la présentation enlevèrent tout sel à ce numéro qui s'annonçait exceptionnel. Par bonheur, la démonstration effectuée, avec adresse, du fond de la salle, par des tireurs d'élite visant, par dessus les têtes des spectateurs, une cible posée sur la scène eut de don d'étonner, d'abord, d'émerveiller, ensuite, l'assistance. C'était, cependant, fort mince comme bilan surtout si l'on considère que le ketje de Bruxelles qui succéda aux arbalétriers n'apporta rien de positif au programme.

Restaient les géants. Disons-le, de suite et sans ambages, ils furent l'événement de la soirée, le miracle qu'on n'espérait plus. Ils furent aussi la seule démonstration valable de folklore à l'état pur qu'il nous fut donné de goûter au cours de ce gala. Démonstration tour à tour étincelante et émouvante. La majorité d'entre eux foulait pour la première fois les planches. Pourtant, à aucun moment, nos bons géants brabançons et

bruxellois ne parurent dérouter ou dépayser. Bien au contraire, sous le feu croisé des projecteurs il semblaient gagner encore en grandeur, en majesté et en puissance pour atteindre, par instants, des proportions gigantesques et hallucinantes. Suivant leurs tempéraments propres, enjoués ou austères, primesautiers ou réservés, ils défilèrent, sans jamais abandonner la dignité de leur race, aux accents de l'Harmonie Royale de la Police de Bruxelles, sous les regards admiratifs d'un public enfin conquis. Dans l'impossibilité de les départager, aucun n'ayant démérité, nous les citerons tous suivant l'ordre de leur entrée en scène.

Ouvrit la marche l'imposante délégation de la ville de Bruxelles composée de Papa (Janneke), Maman (Mieke), Klein Janneke et Klein Mieke, tous quatre drapés de leur dignité de citoyens de la capitale. Suivi-

rent de près les géants de Saint-Gilles au grand complet avec Pitje de Koolkapper, Lowiske et leur fils Charelke, animés de l'esprit facétieux et gouailleur de leur cher faubourg. Revêtus de leurs gracieux costumes de marquis, l'Argayon et l'Argayonne de Nivelles accompagnés de leur héritier Lolo imposèrent le respect et la déférence dus à leur rang tandis qu'un cheval-godin facétieux se livrait à mille cabrioles. L'Argayonne prouva sa parfaite connaissance des règles du savoir-vivre en saluant, au passage, le public qui l'ovationnait. Les deux géants d'Uccle-Stalle qui assurèrent la relève parurent les plus décontractés. Quoi d'étonnant, d'ailleurs, puisqu'ils étaient en pays de connaissances. Précédés d'un groupe folklorique et chamarré qui se fit applaudir dans des pantomimes, farandoles et danses populaires, les géants de Rhode-Saint-Genèse clôturèrent, avec beaucoup de lustre, ce défilé. Tous ces sympathiques monstres se retrouvèrent une dernière fois sur le plateau où ils improvisèrent un ballet dans lequel chacun put donner libre cours à sa fantaisie.

Si la prestation éblouissante de nos géants réussit, in extremis, à sauver la face, elle ne fut pas capable à elle seule de dissiper l'impression de frustration que l'assistance éprouva tout au long

L'exhibition des géants l'a prouvé : il est possible de faire mieux, beaucoup mieux. Les trésors du folklore vivant sont fabuleux. Il suffit d'y puiser à pleines mains à condition, toutefois,



Une vue du rondeau final des géants.

(Photo « Le Soir »)

de cette évocation morne et languissante. Le public restait manifestement sur sa faim. C'est ce qui explique, sans doute, le franc succès remporté par le moules et frites qui fut servi, en musique, dans le grand foyer du théâtre.

d'agir avec discernement et de ne point prendre des vessies pour des lanternes.

YVES BOYEN.

RETOUR DE MARS

*La giboulée tombe en touffes de cheveux
Mais les nuages font, au ciel, des éclaircies
Et mars, dispensateur de mille féeries,
Entrouvre l'anémone et peint les soirs en bleu.*

*Les bouleaux sont déjà parés d'un peu de mauve
Et les saules couverts de timides chatons
Cependant qu'à grands cris, de branches en buissons,
Les merles pourchassés par les grives se sauvent.*

*C'est en forêt, surtout, que mars est en travail :
Chaque arbre est assailli par un afflux de sève
Et l'on entend, rumeur obscure qui s'élève,
Les bourgeons déplier leurs tendres éventails.*

*O Soignes, mars s'impose, exultant de jeunesse,
Et, pour le saluer, voici que tes pinsons,
Avec acharnement, répètent leurs chansons,
Pleines d'ardents désirs, d'appels et de promesses.*

*Les coucous des sous-bois amoncellent leurs fleurs
Et, longeant des étangs que le vent ride à peine,
Par tes sentiers striant le sol brun de leurs veines,
Le pas des amoureux est rythmé comme un cœur.*

Joseph DELMELLE.

MIDIS DU TOURISME

25 JANVIER 1960

"Onze Heiligen en de Brabantse Folklore"

par M. BERNARD HENRY,
Secrétaire général de l'Association belge des Ecrivains du Tourisme.

Pourquoi ne sacrifierions-nous pas, à notre tour, au goût du jour ? La tendance est aux « Quinzaine ». Pourquoi n'aurions-nous pas la nôtre ? Celle du folklore, par exemple. D'accord, pour ce thème ? Oui. Le temps strictement nécessaire pour amener les matériaux à pied d'œuvre et déjà le rideau se lève sur le premier acte de ce divertissement en deux tableaux. Réserve plus spécialement aux auditeurs de langue néerlandaise et présenté par M. M.-A. Duwaerts, secrétaire permanent de notre Fédération, ce Midi était animé par M. Bernard Henry, Secrétaire général de l'Association belge des Ecrivains du Tourisme. Il avait pour sujet : « Onze Heiligen en de Brabantse Folklore » qu'il est loisible de traduire sans trahir la pensée de l'auteur par cette périphrase : de l'influence du culte des saints sur la vie folklorique en Brabant.

En place, maintenant, pour la ronde des mois. Après n'avoir fait qu'effleurer janvier où dans le paisible village de Gammerages sont organisées de pittoresques réjouissances à l'occasion de la Saint-Paul, puis février et mars, nous voici transporté à deux pas de Tirlemont, à Hakendover pour préciser, aux fins d'assister — de participer serait plus exact — à la procession du divin Rédempteur, une des plus typiques et des plus justement célèbres du Brabant qui, chaque lundi de Pâques, déroule ses fastes devant un concours extraordinaire de foule. A coup sûr, une manifestation qu'il faut avoir vécue une fois au moins dans son existence. Mais déjà avril nous happe avec saint Georges vénéré surtout à Jandrenouille, Nodwez, Grez-Doiceau, Oorbeek et Winge-Saint-Georges. Ne lui résistons pas, il pourrait nous faire subir le sort du dragon. Mai, malgré le printemps, nous verra pleurer sur les malheurs de saint Job dont le culte, qui n'exclut pas les plaisirs populaires, est resté très vivace à Uccle et à Wezemaal. Sautons allègrement juin et son solstice d'été. Juillet est là qui nous fascine de tous ses feux. Avant de nous évader vers d'autres cieux, peut-on concevoir pèlerinage plus adéquat que celui à saint Christophe, patron attiré de tous les voyageurs. Londerzeel nous offre un exemple caractéristique de la dévotion à ce Saint. Allons-y et mêlons-nous aux centaines de voitures qui affluent, à cette occasion, dans cette agreste localité du Brabant septentrional.

A peine rentré de vacances nous sommes, dès le 16 août, sollicités par l'hommage réservé à saint Roch, reconnu comme puissant protecteur contre la peste. C'est surtout à Aarschot qu'il faut se rendre pour vivre intensément la commémoration de cet anniversaire. Une veillée y est organisée, le 15 août, et le spectacle des mille et une maisons discrètement illuminées en l'honneur du bienheureux ne manque réellement pas de grandeur et n'a son égal nulle part en Belgique.

En septembre, nous profiterons que nos enfants ont réintégré leurs écoles respectives pour répondre à l'appel exigeant et impérieux de quelques-unes parmi nos plus illustres cités brabançonnaises. Louvain, d'abord, qui nous convie à prendre part au culte que les servantes de la région vouent à leur petite patronne, Fiere Margriet, morte en odeur de sainteté. Un cortège historique relatant les principaux épisodes de la vie de cette humble et courageuse fille du peuple nous récompensera de notre déplacement. Anderlecht, ensuite, qui, chaque année, à cette époque, hisse saint Guidon, patron des agriculteurs

et des cochers, sur le pavois en organisant, à son intention, au cœur même d'une kermesse locale des plus endiablées, une procession haute en couleurs qui mérite, à ce seul titre, de faire date dans les annales du folklore religieux de notre province. Bruxelles, encore, où point n'est besoin de rappeler l'ascendant pris par saint Michel, patron de la capitale. Nivelles, enfin, où le fameux tour de Sainte- Gertrude se passe de commentaires.

En octobre, nos regards se porteront vers Hekelgem où, malgré les désastres accumulés sur le domaine des moines de l'abbaye d'Affligem, est toujours commémoré un épisode prodigieux de la vie de saint Bernard. Les brumes de novembre et le dénuement des arbres ne nous empêcheront pas de gagner Tervuren où saint Hubert, patron des chasseurs, est fêté avec éclat. Ganshoren, une des rares communes de Belgique à joindre encore les charmes de la ville à ceux de la campagne, constituera le terme de notre randonnée fantastique, par monts et par vaux. Nous nous y attarderons pour goûter, à l'aise — ne sommes-nous pas le 11 novembre, jour officiel de détente — tout le piment d'un cortège, aux réminiscences breugheliennes, qui parcourt les rues du vieux quartier, sous la conduite de saint Martin en personne tandis que l'escorte de ce fier chevalier répand parmi la foule en délire les friandises les plus variées et les plus cocasses.

Merci, M. Henry, pour cette délicieuse récréation à la saveur combien suave. Merci, aussi, de nous avoir démontré que dans notre bon vieux Brabant, le chant des orgues et les flonflons populaires peuvent admirablement coexister sans jamais se heurter. N'est-ce pas là, déjà, un grand miracle !

Y.B.

ZAVENTEM — Saint Martin.
(Copyright A.C.L.)



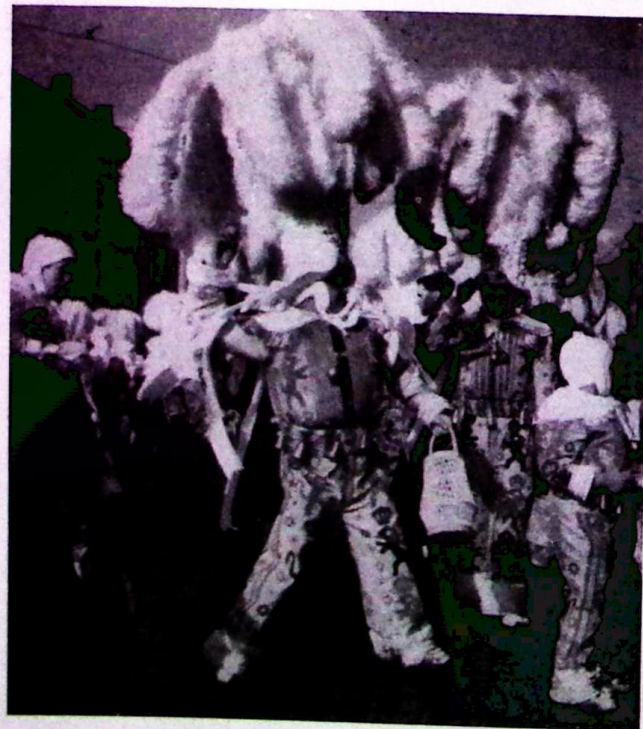
Le Carnaval de Binche et l'Origine du Gille

par M. SAMUEL GLOTZ,
professeur à l'Athénée de Binche.

C'est au son des grelots, des fanfares et des tambours que s'est déroulé, dans une ambiance survoltée le second et, hélas, dernier épisode de notre Quinzaine réservée au folklore. A priori, oserait-on l'affirmer, tout concourait à la parfaite réussite de cette réunion. Un sujet-choc, riche en substance : Binche et son carnaval ; un conférencier de talent : M. Samuel Glotz, professeur à l'Athénée de Binche, conservateur des archives communales et, de surcroît, folkloriste ardent, passionné mais toujours avisé ; un public en or qui ne demandait qu'à vibrer. C'est dire que bien des difficultés étaient déjà aplanies au moment où M. M.-A. Duwaerts, lui-même profondément attaché à la cause folklorique, procéda à la présentation d'usage.

Puis le spectacle commença : Il se prolongea, sans faille, durant plus d'une heure, sans jamais lasser, grâce au déploiement de couleurs chatoyantes et d'images nerveuses jaillissant d'un film spécialement consacré aux festivités binchoises. Il convient d'ajouter, pour être honnête, que les commentaires judicieux et pleins de saveur du conférencier contribuèrent pour une large part au sentiment de bien-être qui marqua, ce midi, de son empreinte. A l'intention des grippés qui n'eurent pas le bonheur de participer à ces réjouissances, retraçons-en, à grands traits, les points essentiels.

Le miracle de son carnaval, Binche le doit, surtout, au fait, qu'à l'inverse des autres villes du pays littéralement happées par la vie moderne, elle a réussi la gageure, malgré les guerres, malgré les brassages de population, malgré les courants d'opinion, de continuer à vivre repliée sur elle-même et de conserver de la sorte, jalousement, ses



BINCHE — Les Gilles.

(Photo C.G.T.)

propres traditions, ses propres usages. A quand remontent ces derniers ? Sans prétendre qu'ils se perdent dans la nuit des temps, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'ils ont une origine moyenâgeuse. Les archives communales n'attestent-elles pas que le carnaval était déjà célébré au XIV^e siècle. Quant au Gille, ce personnage central du folklore binchois, son origine a fait l'objet des polémiques les plus passionnées. Des légendes les plus saugrenues ont circulé et circulent encore à son sujet. Parmi celles-ci, une des plus tenaces, contre laquelle M. Glotz n'hésite pas à s'élever avec force, consiste à faire naître le Gille en 1549 à l'occasion des fêtes grandioses organisées par Marie de Hongrie où des personnages déguisés et coiffés de plumes auraient figuré les Indiens vaincus par les Conquistadores. L'apparition, pourtant bien plus tardive, des oranges évoquant les pays chauds remplaçant le pain primitivement offert au public, n'a fait qu'ancrer davantage cette opinion dans les esprits avides de merveilleux. En fait, par maints aspects et notamment par le masque et le ramon qu'il brandit, le Gille se rattache à la lignée des danseurs du Renouveau, célébrant le retour du printemps.

A ces éléments primitifs sont venus s'en ajouter d'autres, empruntés à des époques différentes car le Gille, comme toute incarnation du folklore vivant, n'a cessé d'évoluer et évolue encore.

Quant à la raison pour laquelle le Gille, sauf rarissimes exceptions, ne se déplace jamais, elle ne réside pas, comme on serait tenté de le croire, dans un chauvinisme rabique ou dans un étroit esprit de clocher. Elle est, tout à la fois, plus simple et plus profonde. Une comparaison le fera mieux sentir. De même qu'on ne déracine et ne transplante pas impunément une espèce arborescente des régions tropicales vers la zone tempérée, de même un Gille ne s'exporte pas mais doit être savouré dans son cadre à lui, là où réside son âme.

Venons-en, enfin aux réjouissances populaires. Celles-ci, loin de se limiter au seul Mardi-Gras, débutent, en réalité, six voire sept semaines avant le Carême par les « soumonces » qui sont des avertissements, des invitations à fêter Carnaval. Les danseurs qui y participent sont déjà des Gilles par la ferveur qui les anime. Le lundi précédant le Dimanche-Gras, tous les masques, appelés ici « trouilles de nouille », se donnent rendez-vous dans la soirée pour se livrer à mille facéties et intrigues burlesques. Puis viennent les jours-gras. Le dimanche, dans la matinée, les hommes se déguisent en femmes et dansent au son des batteries ou de la « viole », en l'espèce, un orgue de barbarie portatif. C'est un moment extrêmement pur et spectaculaire et qui au surplus n'a rien de frelaté. Après le cortège du dimanche après-midi, nous en arrivons au Lundi-Gras qui est surtout l'apanage des familles et de la jeunesse. Faut-il, encore, décrire dans ces colonnes, la fiesta du Mardi-Gras dont la réputation a largement débordé nos frontières ? Nous ne le croyons pas. Nous en serions d'ailleurs franchement incapables. pareil plaisir devant se déguster sur place.

Lorsque le mot fin s'inscrivit, en lettres d'or, sur la toile blanche et que la lumière permit de scruter les visages, il ne fallait pas être grand clerc pour lire dans les yeux des nombreux spectateurs un sentiment qui confinait à l'extase. C'était le meilleur éloge à l'adresse du conférencier.

Y.B.

Le Parc Archéologique de Montauban-Buzenol et les Découvertes de 1958

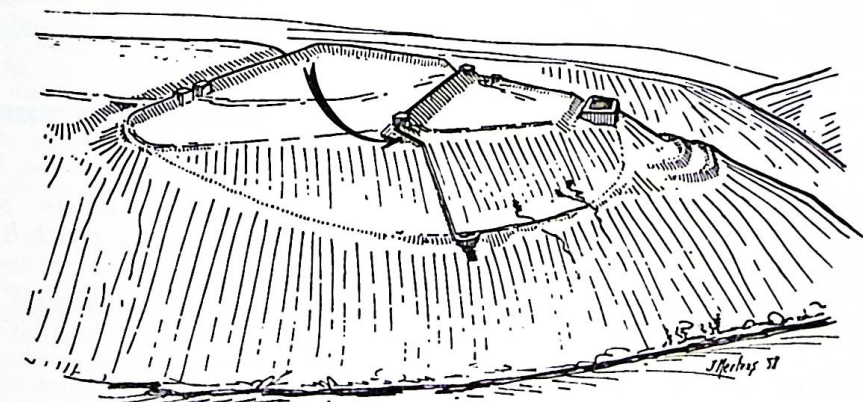
par M. E.-P. FOUSS,
directeur-conservateur du Musée Gaumais.

Ainsi vous comptez consacrer une séance au chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne nous demandait candidement un visiteur faisant allusion sans doute au Montauban inscrit au programme. Cette question devait encore, sous les formes les plus diverses, nous être posée, bien des fois, avant la conférence. Buzenol surtout intriguait les candidats-auditeurs ; les plus avisés d'entre eux le situant quelque part en Provence. Il fallut pourtant les décevoir et leur avouer que Buzenol n'était qu'un petit patelin perdu dans un coin du sol belge. Tous ceux, et ils furent nombreux, que cette confession ne rebuta pas et qui prirent le chemin de la Maison du Roi ne le regrettèrent pas tant il reste vrai que les esprits honnêtes savent apprécier le beau où qu'il réside.

Pour revivre ces délicieux moments, fermez les yeux

sionnante enceinte. Ce site, du fait de sa position stratégique, fut occupé, ensuite, par les Romains qui renforcèrent le système de défense existant par la construction d'un nouveau rempart de terre lui-même consolidé par un épais mur de 57 mètres de long. Dans la fièvre qu'ils mirent à construire les fondations de ce nouveau bastion, les Romains récupérèrent les matériaux qu'ils trouvèrent dans la région, entre autres des motifs décoratifs provenant de monuments funéraires, sans se soucier le moins du monde de la valeur artistique des pierres et blocs qu'ils utilisaient.

Plus tard, selon toute vraisemblance au IX^e siècle, un château fort, dont ne subsistent plus aujourd'hui que les ruines du donjon, fut édifié sur le promontoire. A cette forteresse se rattache la célèbre légende des quatre



Croquis du refuge de Buzenol, la flèche indiquant l'endroit de la découverte des sculptures.

et laissez vagabonder votre imagination. Elle vous conduira, infailliblement, au cœur même de ce pays gaumais qui n'a de commun avec la Provence que ses versants exposés au sud et son vignoble en plein air, à mi-chemin entre Arlon et Virton où vous attend votre mentor du jour, sous les traits de M. E.-P. Fouss, directeur-conservateur du Musée gaumais.

Maintenant, écoutez et jugez. Buzenol ne vous offre ni le chant des cigales, ni le parfum du romarin ou de la lavande, ni le souffle rafraîchissant du mistral mais il vous propose, en revanche, un site incomparable. Que vous soyez amis de la nature, amateurs d'histoire et d'archéologie, fervents de folklore et de légende, artistes, chercheurs ou simples curieux, Buzenol a un message pour vous.

Le promontoire de Montauban, sis sur le territoire de Buzenol, fut aménagé, en raison même des défenses naturelles qui l'entouraient, en refuge antique et fut fortifié, dès le second âge du fer, par l'édification d'une impres-

sons Aymon. Assiégés par les cohortes de Charlemagne, les quatre frères, montés sur leur cheval Bayard, auraient abandonné leur château en flammes et, d'un bond prodigieux par dessus la vallée, auraient atterri deux kilomètres plus loin à l'endroit dit « Pas Bayard » où la trace du sabot du fabuleux quadrupède est encore visible de nos jours.

Quant aux fouilles et découvertes, qui, il y a deux ans, ont nimbé Buzenol d'un lustre tout neuf, elles remontent, en fait, au début du XVII^e siècle. Mais, c'est surtout, à partir de 1912, grâce à l'impulsion donnée par le chanoine Dubois et le botaniste Verhulst que la prospection prit son essor définitif. Avec la participation du Service des Fouilles des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles, une vingtaine de pierres sculptées furent exhumées et transférées aux Musées du Cinquantenaire.

Les guerres vinrent interrompre les recherches qui furent reprises en 1952, à l'initiative encore du chanoine



Dubois et toujours avec le concours du Service des Fouilles et se poursuivirent, sans discontinuité, jusqu'en 1958, année qui allait marquer un tournant capital sur le plan archéologique.

Les travaux de déblaiement entrepris, à ce moment, avec toute la diligence et la circonspection requises, aboutirent au dégagement intégral d'un superbe mur de soutènement composé d'une quarantaine de blocs datant tous de l'époque gallo-romaine et dont certains constituent des documents extrêmement précieux de la technique sculpturale, des mœurs et même des instruments de travail de nos ancêtres. Nous pensons, notamment, à cette scène expressive, taillée à même la pierre, et figurant le retour d'un feneur. Tant de perfection dans l'illustration des sentiments humains laisse rêveur. Nous pensons surtout à ce bas-relief représentant le « vallus », la célèbre moissonneuse des Trévires dont l'existence était déjà attestée par Pline l'Ancien et Palladius mais dont aucune reproduction n'avait été retrouvée à ce jour. Cette découverte tout bonnement sensationnelle, dont l'annonce bouleversa le monde de la science et de la technique, atteste le haut degré de civilisation atteint par les Gaulois. Nous nous trouvons, vraisemblablement, en présence de la première machine agricole de tous les temps et cette seule idée ne peut que nous émouvoir.

Nous pensons encore mais à quoi bon penser. Suivons, plutôt, le sage conseil de M. Fouss, ce talentueux conférencier au cœur enthousiaste. N'hésitons pas, quand les beaux jours seront revenus, à partir nous aussi, à la découverte du site de Montauban-Buzenol.

Y.B.

MONTAUBAN-BUZENOL — *La moissonneuse des Trévires dont l'image a fait, en 1958, le tour du monde.*

Nous avons le plaisir de vous annoncer que la SOCIÉTÉ BP donnera son gala cinématographique annuel à Bruxelles le dimanche 3 avril prochain à 10 h. 30, au CINÉMA MARIVAUX, 104, Bld. Ad. Max.

Tous les membres de la Fédération touristique ainsi que leur famille y sont gracieusement invités.

PREMIERE EN BELGIQUE DE

ANTARCTIC CROSSING

La rencontre historique Fuchs-Hillary au Pôle-Sud.

EN COMPLEMENT

Dessin animé anglais Halas et Batchelor

ENERGY PICTURE

SKYHOOK

Film en couleur, traitant de l'utilisation de l'hélicoptère pour le transport du matériel lourd à travers la jungle de Papouasie.

15 FEVRIER 1960

La Dentelle de l'Ommegang

par Madame RISSELIN-STEENBRUGEN,
conservateur aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Mesdames, à vous de jouer ! Telle semblait avoir été la consigne transmise de bouche en bouche pour ce Midi d'un caractère particulier. Appréciez vous-mêmes. Un thème apte à combler d'aise la couche féminine de la population : la dentelle ; une distinguée représentante du beau sexe alliant grâce, talent et compétence officiait en qualité de conférencière, en l'occurrence Mme Risselin-Steenbrugen, conservateur à la section des dentelles des Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire ; un public où les délicieuses filles d'Eve dominaient en majorité écrasante à telle enseigne qu'il fallait des dons d'observateur particulièrement aigus pour dénicher, disséminer et calfeutrés aux quatre coins de la salle quelques représentants du sexe dit fort. Une délégation était présente, pourtant, et l'honneur était sauf. Le cadre ainsi croqué, passons au sujet, voulez-vous ?

Sujet insolite, à la fois tenu et luxuriant. Tenu, il l'était par la minceur même de sa substance. Ne se limitait-il pas à l'étude d'une seule dentelle : le couvre-pied des archiducs Albert et Isabelle, conservé avec un soin jaloux aux Musées du Cinquantenaire. Luxuriant, il l'était aussi par la variété et l'abondance extraordinaire des détails enrichissant cette pièce unique de collection, n'ayant, nulle part, son pendant ou son équivalent, au surplus, une des gloires de notre patrimoine national qu'en vient bien des musées étrangers. Pour cause, d'ailleurs : imaginez un couvre-pied historié comportant la bagatelle de 120 sujets tous exécutés au fuseau dans un style archaïque très plaisant et constituant, de surcroît, un document exclusif par la richesse et la variété de son iconographie et vous n'aurez encore qu'une bien pâle idée de sa valeur.

L'impression d'ensemble qui se dégage de cette œuvre est celle d'un cortège se déroulant sous nos yeux. A l'examen, le doute n'est plus possible. On se trouve manifestement en présence d'une cavalcade. Mais laquelle ? Cette question a intrigué bien des esprits. Eugène van Overloop, qui fut conservateur en chef des Musées du Cinquantenaire s'est, notamment, penché sur le problème. Se basant sur certains détails comme l'illustration de la légende de sainte Gudule, la représentation de saint Georges et de

saint Michel, patron du principaux serments bruxellois, Eugène van Overloop a estimé que l'ensemble constituait une figuration de l'Ommegang de Bruxelles. D'autres chercheurs opinèrent pour l'Ommegang d'Anvers s'appuyant, entre autres, sur la présence d'une baleine et d'un éléphant qu'on retrouve dans le dit cortège. En fait, si l'on excepte sainte Gudule, la plupart des éléments garnissant la dentelle se rencontrent sous des formes diverses dans la majorité des Ommegangs connus qu'ils soient d'Anvers, de Malines, de Louvain ou de Bruxelles. N'est-il pas plus logique de supposer, comme le croit, pour sa part, la conférencière que cette œuvre d'art décrit le déroulement d'une cavalcade qui se serait déroulée à l'occasion d'une fête organisée en l'honneur des archiducs Albert et Isabelle, peut-être lors d'une Joyeuse Entrée, fête dont le programme aurait disparu sans laisser de traces. En tout état de cause, le problème reste ouvert.

Dans un autre ordre d'idées, il a été établi que le fameux couvre-pied avait été exécuté en corrélation avec les épousailles des archiducs. Les souverains s'y trouvent représentés et identifiés par leur monogramme couronné reproduit à deux reprises sur la dentelle et accompagné d'un cœur enflammé et transpercé qui symbolise le mariage. De même, les maisons régnantes apparentées aux archiducs telles celles d'Espagne, d'Autriche et de France y figurent avec leurs armoiries. Citons aussi, pour mémoire, la présence de la cigogne accompagnée de quatre petits, emblème du bonheur conjugal.

Pour terminer, Mme Risselin précisa que ce couvre-pied justement célèbre n'a pas été l'œuvre d'une dentellière, ni même d'une seule équipe mais le résultat d'une collaboration étroite entre les principaux centres de dentellerie du pays ainsi qu'il ressort, d'ailleurs, d'une analyse minutieuse de l'œuvre. C'est, peut-être, conclut, la conférencière, grâce à ses menues imperfections, à ses naïvetés techniques que cette parure a gardé toute cette verdure, toute cette fraîcheur qu'on lui connaît et que l'industrie dentellière a, hélas, perdu de nos jours.

Cette péroraison fut accueillie par une interminable ovation et il nous a semblé, était-ce une illusion des sens, que la gent masculine, cette fois, donnait le ton.

Bordure supérieure du couvre-pied des Archiducs Albert et Isabelle, représentant les Rois et les Empereurs de Rome alternant avec l'image de la Fortune, des cœurs enflammés et des Amours. Les carrés historiés présentent outre des sujets d'actualité, la représentation des scènes habituelles de nos « Ommegangs » : l'Eléphant, la Baleine, le Navire, etc...



MIDIS DU TOURISME

PROGRAMME MARS - AVRIL

21 MARS 1960 :

« *Molenbouw en Molenschat* », par le Dr. J. Weyns, conservateur.

28 MARS 1960 :

Souvenirs touristiques, par M. Albert Marinus, folkloriste.

4 AVRIL 1960 :

Parcs nationaux étrangers, par M. Foulon, conservateur.

11 AVRIL 1960 :

L'Arboretum de Tervuren, par M. Liénard, régisseur de l'arboretum (clôture).

Calendrier Touristique et Folklorique

MARS

AARSCHOT, 27 : Cortège carnavalesque.

BRUXELLES, 27 : Cortège carnavalesque.

HAL, 27 : Cortège carnavalesque.

JETTE, jusqu'au 20 mars : Hôtel communal, place Cardinal Mercier, exposition de sculpture et de céramique « Robert et Joris ».

SAINT-GILLES, jusqu'au 17 mars : Hôtel de Ville, Salle

des Pas Perdus, exposition de peinture « Hommage à Pierre Paulus ».

TIRLEMONT, 30 : Concert de Concertos.

AVRIL

ANDERLECHT, 10 : Concours du « Bœuf Gras ».

NIVELLES, 9 : Bal des Etudiants dans les locaux de l'Ecole Normale.

SCHAERBEEK, 10 : Cortège carnavalesque.

CONTACTS

Rendez-vous au Musée Charlier

La grande soirée artistique et littéraire organisée, le 29 octobre 1959, dans le giron du Musée Charlier à Saint-Josse-ten-Noode et à laquelle nous avons consacré un large écho dans ces colonnes (v. Brabant. Décembre 1959) est restée gravée dans la mémoire de tous ceux qui eurent, à la fois, le bonheur et le privilège d'y assister. Si la haute tenue d'un programme, tout imprégné d'un éclectisme de bon aloi, ne fut pas étrangère à ce souvenir, ce fut surtout la politique culturelle poursuivie par les promoteurs de ce mouvement qui laissa la plus profonde impression. Le renouveau des arts était en marche, à Saint-Josse-ten-Noode.

Nous venons d'en avoir une nou-

velle preuve à l'occasion de la séance mise sur pied, le 4 février dernier, dans le cadre des « Rendez-vous artistiques et littéraires de Saint-Josse-ten-Noode » au dit Musée Charlier. Au cours de cette soirée, il nous fut donné de goûter une délicieuse évocation : « De l'amour courtois aux amours en dentelles » sous forme de chansons, ballades, rondeaux, virelais, airs, brunnets et ballets présentés et exécutés par les groupes de Musique de Chambre vocale et de Diction de l'Ecole de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. Tous les artistes méritent la citation tant ils œuvrèrent avec talent, ferveur et spontanéité. Ce sont : Lucienne Buelinckx, Agnès Caers, Hu-

guette Cailliau, Marylis Donnet, Martin Kraewinkel, Denise Lebrun, Edgard Poot, Jean-Pierre Simon, Joseph Tielemans, Yvette Vanden Acker, Denise Van Gils et Nicole Wellès sans oublier Mademoiselle H. Houyoux, parfaite au clavier. Englobons dans le même éloge MM. Marcel Quinet, Frans Mertens et Georges Génicot qui dirigèrent, avec maîtrise, ce divertissement.

Le public extrêmement nombreux, au sein duquel on reconnaissait M. Cudell bourgmestre, ne ménagea pas ses applaudissements aux jeunes interprètes. L'impulsion semble bien donnée à Saint-Josse-ten-Noode. Déjà, la commune est prête pour de nouveaux rendez-vous.

A la Maison d'Erasmus

Une conférence de M. A. VLEMINCQ

M. Aimé Vlemineq, l'actif secrétaire général de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes, le champion des espaces verts autour de la capitale et l'infatigable défenseur de notre belle nature n'est pas un inconnu pour nous. Les habitués de nos Midis du Tourisme, surtout, ont déjà pu apprécier, à maintes reprises, ses talents incomparables de conteur. Mais là ne s'arrêtent pas les ressources de sa forte personnalité. Invité, le 3 février dernier, par le Cercle des Amis de la Maison d'Erasmus et du Vieux-Béguinage et présenté par M. Van Damme, conservateur honoraire de la Maison d'Erasmus, M. A. Vlemineq a révélé au cours de l'exposé qu'il consacra au thème « Biologie et Humanisme » des dons insoupçonnés d'humaniste averti venant se greffer sur ceux bien connus de biologiste éminent.

Partant d'un parallèle entre l'humanisme et la biologie qui tous deux poursuivent un but commun : la recherche constante de la vérité, le conférencier entreprit de broder à grands traits un tableau à la fois vivant et

précis de l'évolution de la biologie à travers les âges. Furent évoqués ainsi, successivement, à l'esprit, la Grèce antique avec Hippocrate, considéré, à juste titre, comme le plus illustre médecin de l'Antiquité ; la Rome glorieuse avec Galien, médecin d'origine grecque dont les découvertes en anatomie furent retentissantes pour l'époque ; le moyen âge avec Galilée, ce physicien italien, l'un des promoteurs de la méthode expérimentale, qui découvrit, notamment, la loi sur la chute des corps. Puis, les temps modernes nous révélèrent tour à tour André Vésale, sans conteste, le plus grand anatomiste du XVI^e siècle qui, un des premiers si pas le premier, eut le courage et l'audace de pratiquer la dissection du corps humain en utilisant à cette fin des cadavres de condamnés et René Descartes qui, par son système centré sur la raison, fut à la base de la métaphysique moderne.

Au XVIII^e siècle, deux grands noms brillèrent d'un éclat tout particulier : Carl von Linné, naturaliste suédois dont la fameuse classification des plan-

tes étendue par la suite à tout le règne animal est encore d'application de nos jours et Jean-Baptiste De Monet, chevalier de Lamarck, naturaliste français dont les ouvrages : la Philosophie zoologique et l'Histoire des animaux sans vertèbres firent sensation dans le monde scientifique et préparèrent la voie au plus révolutionnaire des biologistes : Charles-Robert Darwin, naturaliste anglais, dont l'œuvre-maîtresse « De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle » publiée en 1859 a éclairé la science biologique d'un jour tout nouveau.

En guise de conclusion, M. Vlemineq exprima le vœu de voir l'humanisme, à l'instar de la biologie, évoluer et se transformer en fonction des données et découvertes de nos sciences et techniques modernes sans pour autant renier les enseignements respectables de la culture classique.

Ce substantiel exposé développé d'une façon magistrale et dans lequel la note humaine ne fit jamais défaut recueillit les applaudissements les plus chaleureux et les plus mérités aussi.

L'Ommegang de 1615 à Bruxelles

Tant d'encre a déjà coulé au sujet de l'Ommegang de Bruxelles qu'on pouvait supposer la matière épuisée. Telle ne fut cependant pas l'avis de Léo van Puyvelde qui vient de consacrer un opuscule richement illustré à la sortie que le cortège si justement célèbre effectua en 1615. On sait, en effet, que, cette année-là, le 31 mai pour préciser, l'illustre procession revêtit un éclat tout particulier en signe de reconnaissance pour les libéralités accordées notamment au Grand Serment des Arbalétriers par l'infante Isabelle. Désireuse de perpétuer le souvenir de cet événement, l'archiduchesse confia au peintre Denis van Alsloot le soin de reproduire la cavalcade entière. Huit tableaux furent

commandés par la princesse. Six seulement furent exécutés ainsi que l'attestent les Archives du Royaume. Ces œuvres prirent le chemin de l'Escorial pour être bientôt dispersées. Le Musée du Prado de Madrid en possède toujours deux représentant « Les Métiers » et « Les Ordres religieux et le Clergé ». Deux autres tableaux ont échoué au Musée Victoria et Albert de Londres. Ils figurent « Les Serments » et « Les Chars ». Les deux dernières toiles, pour leur part, ont complètement disparu. Des copies des « Métiers » et des « Serments » exécutées vraisemblablement dans la première moitié du XVII^e siècle sont exposées au Musée Communal de Bruxelles.

En s'appuyant sur treize planches

extraites des quatre tableaux précités, Léo van Puyvelde, s'attelle, non sans succès, à faire revivre, sous nos yeux, ce que fut la fameuse cavalcade de 1615. Les commentaires, dont il accompagne la description des œuvres-maîtresses de Denis van Alsloot, contribuent largement à étoffer notre connaissance de la vie publique et folklorique d'une époque révolue.

En résumé, un ouvrage concis et original qui mérite une place d'honneur dans la lignée déjà abondante des publications sur l'Ommegang.

Leo van Puyvelde — *L'Ommegang de 1615 à Bruxelles*. Etude. 36 p. Editions du Marais, Bruxelles, 1960.

SITES ET MONUMENTS CLASSES

Est classé comme site, en raison de sa valeur historique, esthétique et scientifique, l'ensemble formé par la Forêt de Soignes et le Bois des Capucins, sis sur les territoires des communes de : Auderghem, Duisburg, Hoeilaart, La Hulpe, Rhode-Saint-Genèse, Tervuren, Uccle, Waterloo, Watermael-Boitsfort et Woluwe-Saint-Pierre.

CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE DE BRUXELLES

Concerts

Soirée cinématographique Réduction sur le prix des places

En la salle des Concerts du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles :
MARDI 8 MARS 1960, à 20 H. :
Soirée cinématographique.

Au programme : Symphonie Inachevée et un complément.

MARDI 15 MARS 1960, à 20 H. :
Répétition générale du concert d'échange que des lauréats du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles donneront à Berlin.

Au programme : Œuvres de Albinoni, Mozart, Schubert, Brahms, Ysaye, Wieniawsky, De Vliegheer, Berlioz, De Greef, Prokofieff, pour chant, piano et violon.

MARDI 29 MARS 1960, à 20 H. :
Concert d'échange donné avec le concours de lauréats de la Royal Academy of Music de Londres.

MARDI 5 AVRIL 1960, à 20 H. :
Concert d'échange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de musique de Prague.

Au programme : Œuvres de Martinu Dvorak, Suk, Paganini, Verdi, Smetana, Liszt, pour piano, violon et chant.

PRIX DES PLACES : Dix (10) francs (au lieu de 20 francs) par place et par soirée pour les membres de la

Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle le soir du concert).

RESERVATION DES PLACES : Gratuite au bureau de location du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence (de 9 heures à midi et de 14 à 17 heures, sauf dimanches et jours fériés — le samedi de 9 à 12 heures).

La location est ouverte.

MUSEE D'ART MODERNE 1, rue du Musée, Bruxelles.

M. Philippe Jones, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, a été nommé conservateur à la section d'art moderne des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU N° 6

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.	G	O	E	R	I	N	G		A	A
2.	R	O	C	H		E		P	I	S
3.	I		A	O		E	L	I	E	S
4.	M	A	L	D	E	R	E	N		E
5.	B	U	E	E		V	O	E	R	
6.	E		S		P	E		D	I	S
7.	R	S		M	E	L	D	E	R	T
8.	G	E	N	A	P	P	E		O	E
9.	E	M	E	R	I		M	O	N	E
10.	N		T	I	E	G	E		S	N

PROBLEME N° 7

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

HORIZONTALLEMENT

1. Commune du Hainaut, aux portes du Brabant, dont la bataille du 16 juin 1815 fut le prélude à la défaite de Waterloo. — Abréviation royale.
2. Célèbre militaire fusillé par les Autrichiens en 1793, qui habita longtemps le Château de Corbais. — Habitant.
3. Dans Mousty. — Commune du Brabant où l'on peut admirer le Château d'Argenteuil.
4. Ils achetèrent le château de Braine-le-Château en 1835 et le restaurèrent. — Possessif.
5. Commune du Brabant située entre Jodoigne et Hannut. — Lieu-dit près de Tirlemont qui possède un château.
6. Consonne doublée. — Métal précieux. — Avalé.
7. Argile. — Orientas.
8. Général belge qui fut longtemps le propriétaire du château qui devait devenir plus tard « la Maison des Arts » à Schaerbeek. — Interjection.
9. Rivière qui rejoint la Dyle à Court-Saint-Etienne. — Village du Brabant, près de Wemmel.
10. Se jette dans la Senne à Tubize.

VERTICALEMENT

1. Ami d'Erasmus, il vécut de nombreuses années à Louvain et fut nommé pape en 1522. — De bas en haut : village près de Louvain.
2. Romancier brabançon (1845-1913).
3. Phonétiquement : fils de Pandion. — Indique duplication. — Ville de France.
4. Patrie de Raphaël. — Venue au monde.
5. Deux lettres de Orbais. — Ventilée.
6. Détériorons. — Négation.
7. Interjection. — Précède Wavre dans le nom d'un village du Brabant.
8. Seigneurs du Brabant qui possédèrent plusieurs localités jusque vers le milieu du XIV^e siècle. — Article. — Devant Gilles ou Gery.
9. Peintre belge, auteur de « L'Enfant blonde », qui figure en bonne place au Musée des Beaux-Arts d'Ixelles. — Fenouil.
10. Une forme de mener. — Souillé.

PIERRE LAURENT

MONUMENT CLASSÉ



A Oplinter, près de Tirlumont, vient d'être classé, le porche d'entrée avec le bâtiment qui le surplombe de la ferme-modèle. Ce porche d'entrée aux figurines polychromées, date de 1661 et faisait partie de l'ancienne abbaye du Val-des-Vierges, fondée en cet endroit au XIII^e siècle.

(Photo Marcel Hombroeck)